

MANUEL RUIZ VIDA



Atelier, Marseille. Décembre 2015. Photo : Manuel Ruiz Vida.

J'ai vécu pendant près de 11 ans à Dunkerque, ville portuaire industrielle située au Nord de la France. J'ai étudié dans son école d'art et, très vite, je me suis orienté vers la pratique picturale. C'est dans ce contexte qu'a grandi mon intérêt pour l'environnement bâti du port : chantier naval, hangars, silos et ouvrages marqués par l'usure du temps, l'attaque des éléments. Ces paysages m'inspirent ; constamment, ils déploient le « déjà là » de la matière picturale. Progressivement, ils sont entrés dans ma peinture et sont devenus les modèles quotidiens. Ce sont ces ouvrages qui composent cet environnement de masses colorées, champs de matière en activité qui captent depuis des années mon attention et ont peu à peu dévoré tout l'espace pictural. Je documente ma recherche en investissant ces lieux qui deviennent mon motif et mon mobile. Mon parti pris n'est pas la quête de fidélité mais d'inspiration. Ici, l'architecture est souvent composée d'ouvrages anonymes, d'objets monumentaux fonctionnels. Le paysage bâti se décline en silos, citernes, réservoirs, hangars qui n'acquerront leur statut d'objets picturaux que par l'insistance d'en arrêter l'épure de leur géométrie, d'en transposer leur modelé dans la matière picturale. Sous la lumière du Nord, ces effigies industrielles offrent aux changements atmosphériques leur matière colorée. Attentif à cette chimie des matériaux, je cherche à ériger la masse de ces sujets, à exprimer la profonde pigmentation de ces volumétries afin de délivrer les accents colorés de leurs peaux.

Manuel Ruiz Vida, 2004

Réservoirs (sélection)



Xiditou, 2009, huile et laque sur toile, 220 x 310 cm



Réservoir, 2002, huile et laque sur toile, 200 x 240 cm, collection particulière, Londres



Le ciel est parfois sale, 2003, huile, laque et pigment sur toile, 160 X 215 cm



Réservoir, 2002, huile, laque sur toile
195 x 130 cm



Réservoir, 2002, huile et laque sur toile 200 x 160cm



Réservoir, 2004/ 2005, huile, laque sur carton et ruban adhésif, 20 x 44 cm, collection particulière, Paris

Hangars



Hangar, plan n°6, 2006, huile, laque et pigment sur toile, 160 x 200 cm



Hangar, plan n°2, 2004, huile et laque sur toile, 200 x 240 cm



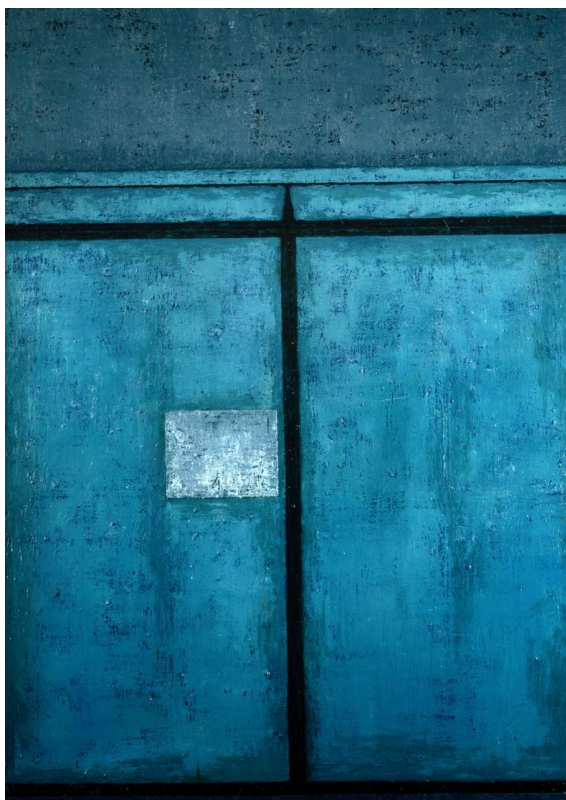
Hangar, plan n°5, 2005, huile et laque sur toile, 198, 5 x 198, 5 cm



Hangar, plan n°1, 2004, huile, laque et pigment sur toile, 200 x 240 cm



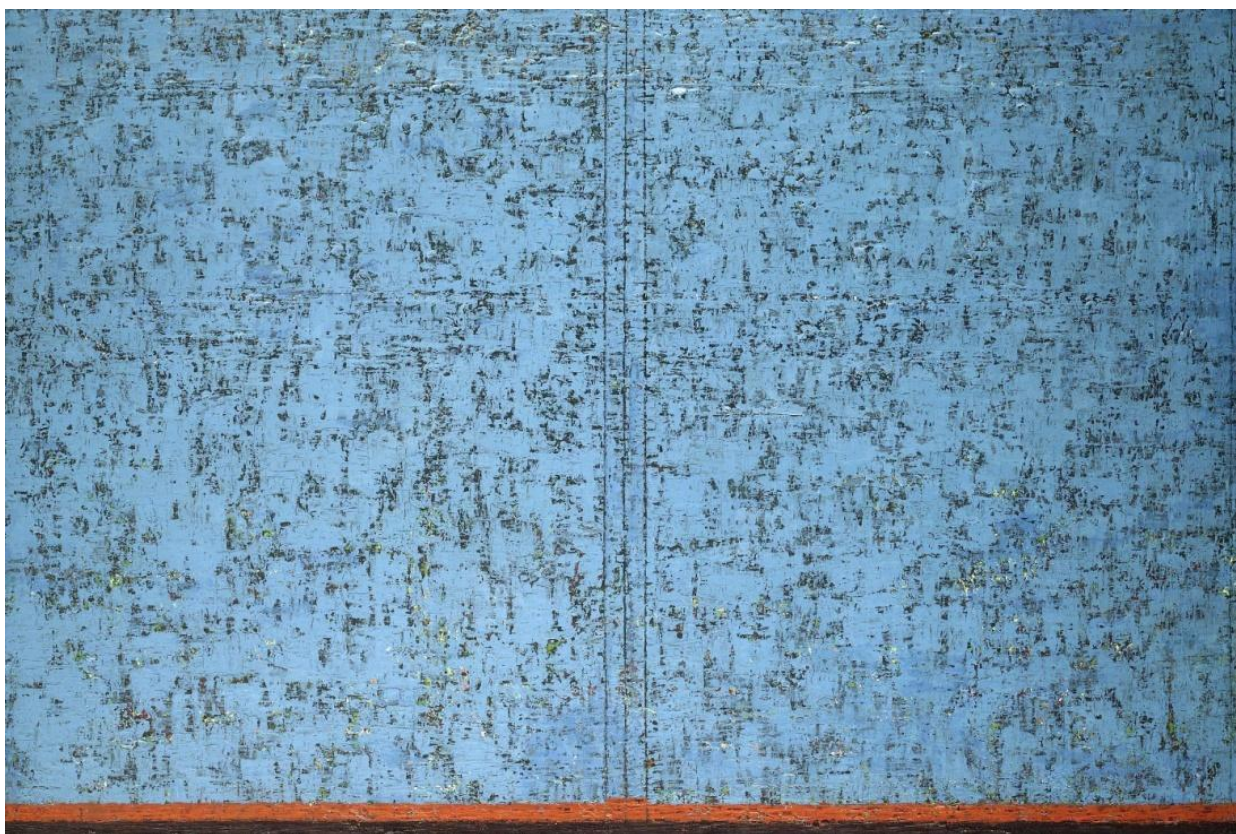
Hangar, plan n°4, 2004/2005, huile, laque, et pigment sur toile, 226 x 160 cm



Hangar, plan n°3, 2004/2005, huile, Laque et pigment sur toile, 226 x 160 cm

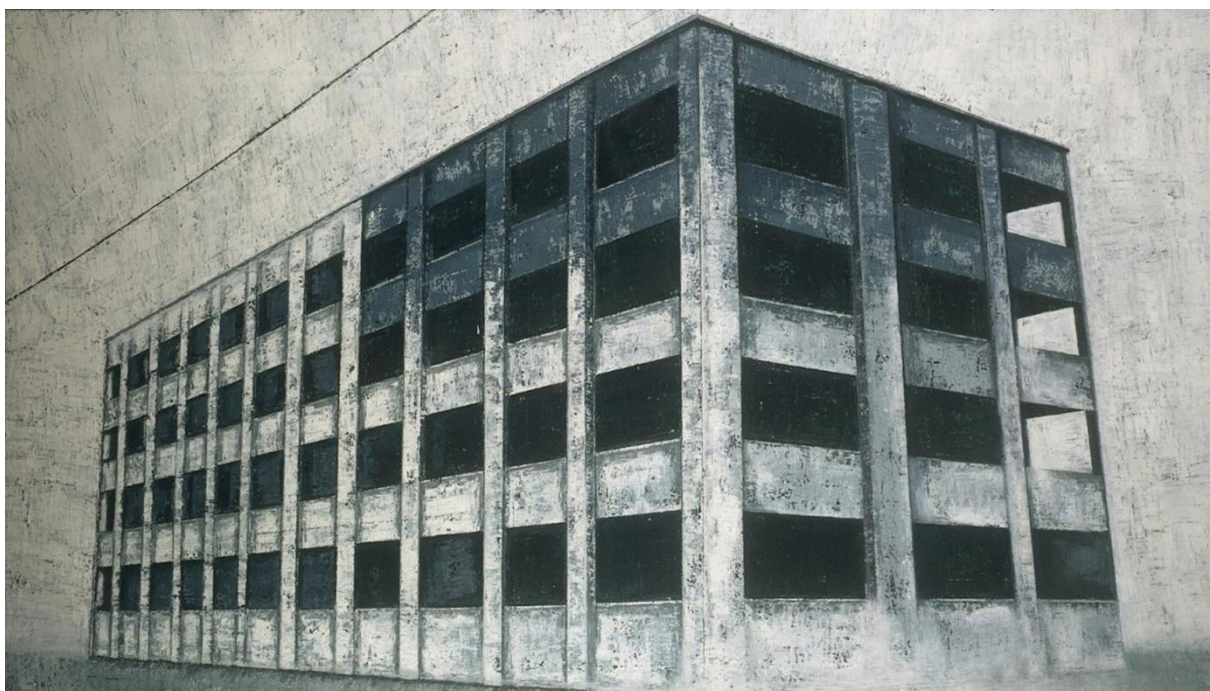


Avant l'orage, 2004, huile, laque et pigment sur toile, 120 x 240 cm



Hangar, plan n°7, 2006, huile, laque et pigment sur toile, 160 x 230 cm

Structures



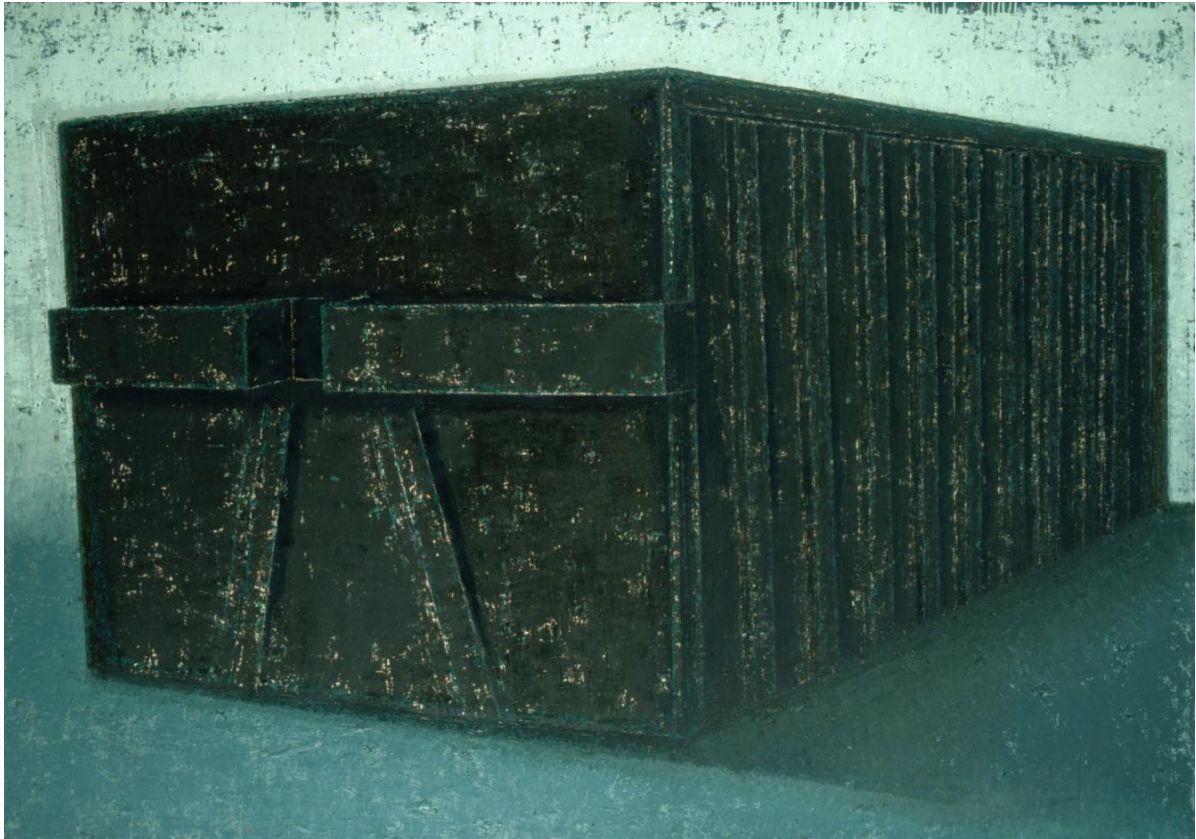
Structure, 2005, huile, laque et pigment sur toile, 178,5 x 320 cm



Structure-Masnières, 2007, huile, laque sur linoléum marouflé sur bois, 140,5 x 180 cm



Structure n°3, 2005, huile et laque sur toile, 175 x 230 cm



Structure n°2, 2005, huile et laque sur toile, 174 x 244 cm



Masnières, 2005/2007, huile et laque sur linoléum marouflé sur bois, 32,5 x 39 cm
collection particulière, Bruxelles



Désastre, 2005/2007, huile et laque sur toile marouflé sur bois, 68,5 x 118,5 cm



Beijing, 2009, huile et laque sur toile, 200 x 250 cm



Structure n°7, 2007, Huile et laque sur toile 86, 5x 155 cm



Structure n°5, 2007, huile et laque sur toile, 100 x 192 cm



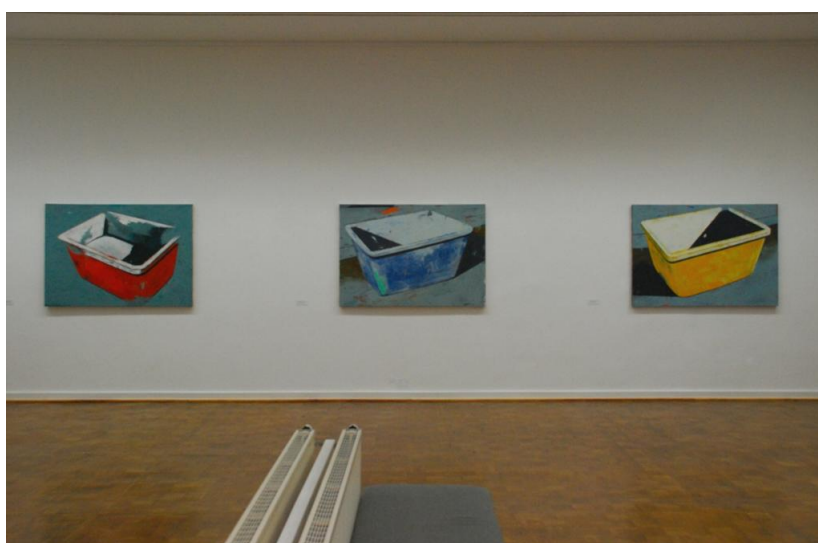
Structure n° 6, 2007, huile et laque sur toile, 200 x 300 cm



Structure n° 4, 2007, huile et laque sur toile, 224 x 174 cm



« Jenseits Des Realen, Au-delà du Réel » Exposition personnelle à La Kunsthalle Rostock et à l'institut français, Allemagne. Juin 2008.



« Jenseit Des Realen, Au-delà du Réel » Exposition personnelle à La Kunsthalle Rostock et à l'institut français, Allemagne. Juin 2008.



D'origine espagnole, Manuel Ruiz Vida est né à Valenciennes et a fait ses études à Dunkerque, ville qu'il vient récemment de quitter pour Lille. Son oeuvre naissante, d'abord influencée par l'art ibérique, ocre et brun, dominée par les ombres goudronneuses, a trouvé il y a deux ans sa véritable voie. Il peint maintenant ce qui l'entoure, ses paysages familiers, les entrepôts du port de Dunkerque, les cuves rouillées, les friches industrielles, les engins de chantier ou les seaux et les bidons maculés de taches qu'il utilise dans son atelier. Manuel Ruiz Vida peint le temps qui passe et les traces qu'il laisse sur les choses. Mais ce n'est pas n'importe quel temps. La rouille, l'usure, le vieillissement renvoient à la sueur, au sang, à la fraternité d'un monde ouvrier dont les heures sont comptées-mais aussi aux transparences, aux recouvrements, aux grattages, aux coulures de la peinture. Manuel Ruiz Vida peint ce qui disparaît, comme s'il fallait qu'il en soit la mémoire, parce qu'il aime voir la lumière blanche du nord caresser les objets les plus ordinaires, parce qu'il aime cette poésie-là, à la fois tendre et rude, simplement offerte à tous mais si difficile à restituer sans en affaiblir la sourde délicatesse.

Olivier Cena, *Télérama* 2005

Récipients (sélection)



Grand récipient, 2002, huile et laque sur toile, 200 x 240 cm



Récipient bleu, 2003, huile, laque et pigment sur toile sur toile, 110 x 150 cm, collection particulière, Paris



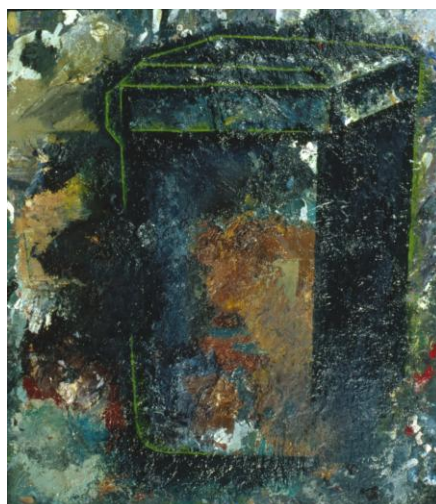
Récipient jaune, 2003/2004, huile, laque et pigment sur toile, 110 x 150 cm, collection particulière, Paris



La bétonnière, 2003/2004, huile, laque et pigment sur toile, 150 x 204 cm



Récipient rouge, 2004, huile, laque et pigment sur toile
110 x 150 cm



Récipient, 2007, huile, laque et pigment
sur carton marouflé sur bois, 62 x 55, 5 cm



Réceptient n°2, 2002, huile, laque et pigment sur toile, 200 x 160 cm



Réceptient n°2, 2002, huile, laque et pigment sur toile, 118 x 81 cm, collection Groupe Evin, Avelin



Réceptient, 2002, huile et laque sur toile, 50 x 50 cm, collection particulière, Lille



Réceptient, 2002, huile et laque sur toile 70 x 70 cm, collection particulière, Tourcoing



Réceptient, 2005, huile, laque et pigment sur carton et ruban adhésif, 20 x 15 cm



Réceptient, 2002, huile et laque sur toile 50x 50 cm, collection particulière, Lille



Récipient, 2005, lithographie
Tirage 100 ex, 73 x 55 cm
collection particulière, Albi



Récipient, 2006, huile et laque sur
radiographie, 23,5 x 18 cm



Récipient, 2002, huile et laque
sur radiographie, 39,5 x 29, 5 cm
collection particulière, Rome



Récipient, 2006, huile et laque sur toile
20 x 30 cm, collection Vermeulen S.A, Tourcoing



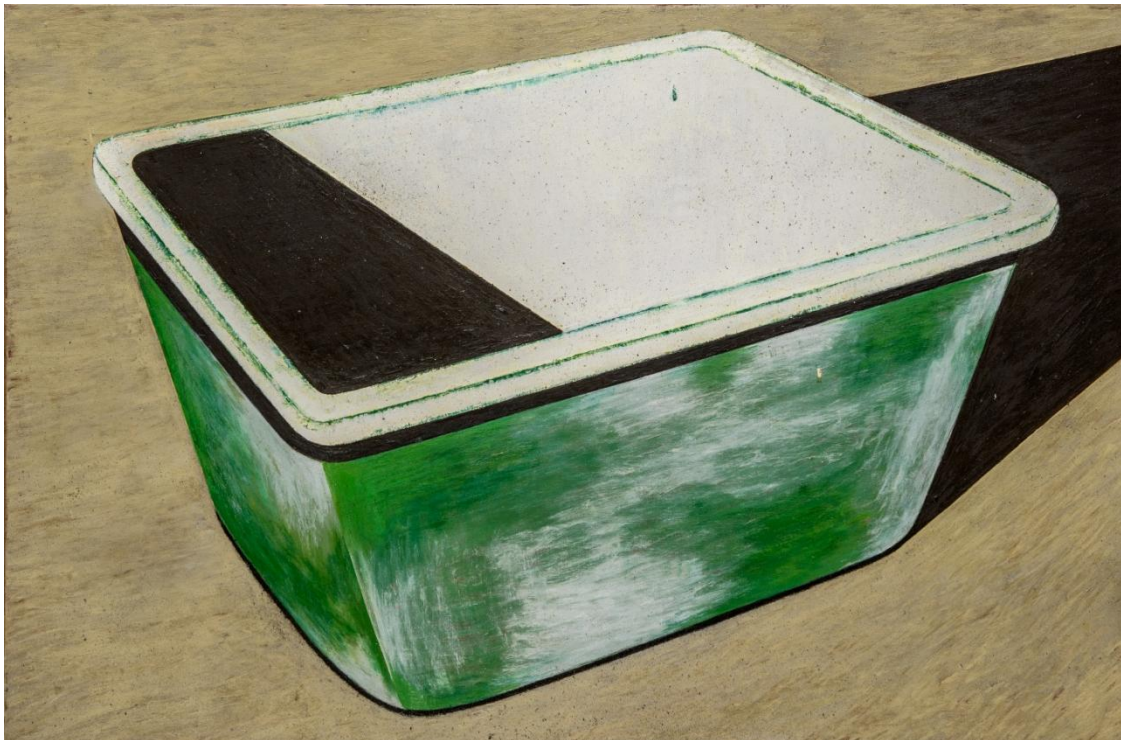
Récipient, 2007, huile et laque
sur linoléum marouflé sur bois
32,7 x 25 ,2 cm. Coll. Part., Lille



Récipient, 2005 / 2007, huile et laque sur linoléum
Marouflé sur bois, 34, 9 x 43, 8 cm



Grand récipient, 2002, huile, laque, pigment, ruba
adhésif sur linoléum, 191 x 243 cm



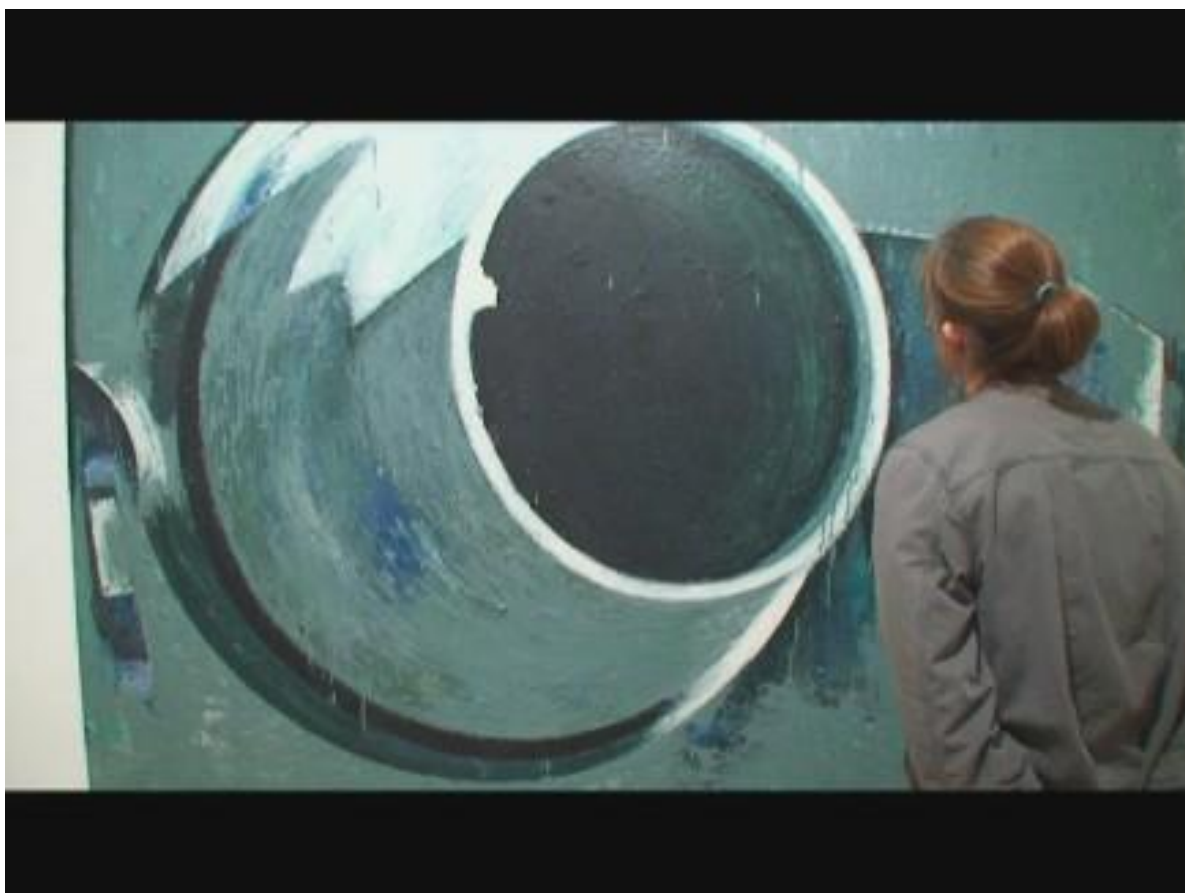
Récipient vert zinc, 2015, huile et laque sur toile 97 x 146 cm



Récipient bleu- violet minéral , 2015, huile et laque sur toile, 97 x 146 cm



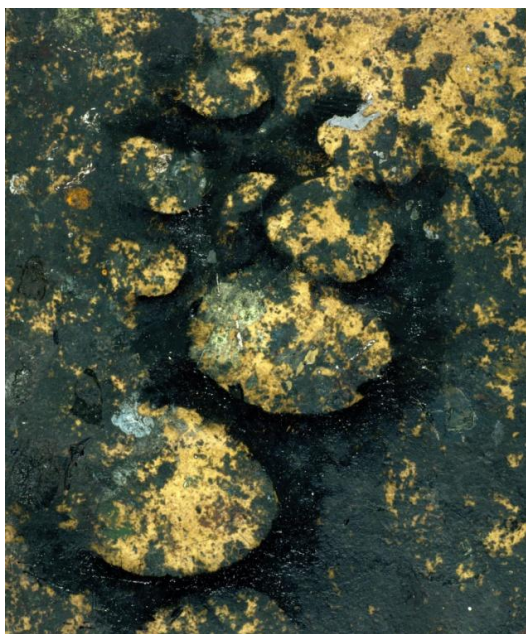
Récipient 2005/2007, huile et laque sur linoléum marouflé sur bois, 39 x 32, 5 cm collection particulière, Nice



Photos extraites d'une vidéo de l'exposition collective « Escape'(s) » au Beijing Today Art Museum, Pékin, 2008. Lors d'une résidence de six semaines à Pékin avec Bertrand Gadenne et Elsa Gaudefroy-Demombynes.



Désastre n°2, 2005/2007, huile et laque sur linoléum, 53 x 75,7 cm



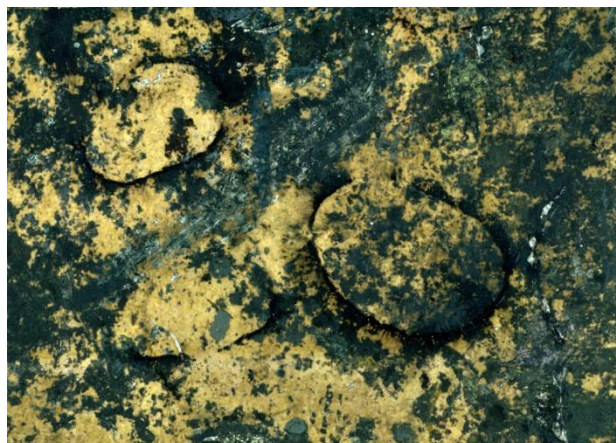
Etat n°3, 2005 / 2007, huile et laque sur linoléum marouflé sur bois, 30,9 x 22 cm



Etat n°2, 2005 / 2007, huile et laque linoléum marouflé sur bois, 28,5 x 27,9 cm



Etat n° 1, 2005/ 2007, huile et laque sur linoléum marouflé sur bois, 27, 4 x 26, 6 cm



Etat n° 4, 2005 / 2007, huile et laque sur linoléum marouflé sur bois, 25, 9 x 31, 3 cm



Planeur survolant l'atelier, 2003, huile, laque et pigment sur toile, 130 x 195 cm
collection particulière, Toulouse



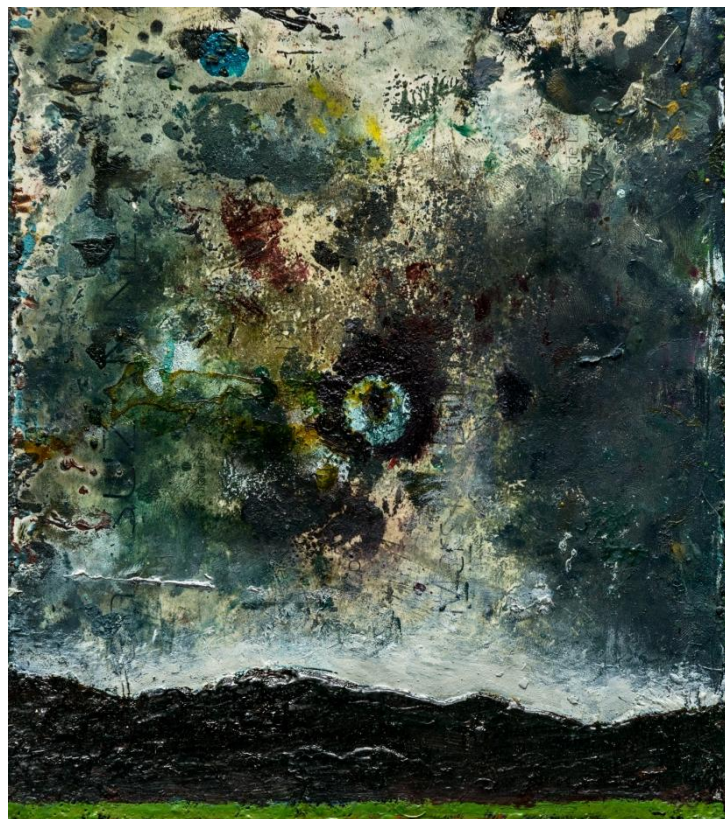
Sans titre, 2006/2007, huile et laque sur toile, 174 x 244 cm, Fondation Plage pour l'art, Wasquehal



La salle d'exposition, 2003, technique mixte sur papier peint marouflé sur toile, 175 x 245 cm
collectionTélérama, Paris



Sans titre, 2010, huile, laque et pigment sur toile, 160 x 240 cm



Halabja, 2007, huile et laque sur carton, 17, 2 x 15, 2 cm

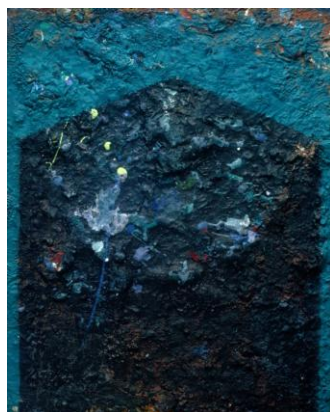
Passages (sélection)



Passage, 2001/2002, huile, laque, pigment sur toile, 140 x 95 cm



Passage, 2001/2002, huile, laque et pigment sur toile 140 x 95 cm collection Rabot-Dutilleul S.A, Lille



Passage, 2005, huile, laque et pigment sur radiographie, 29, 5 x 24 cm (3), collection particulière, Paris



Passage, 2005/2006, huile et laque sur toile 41 x 33 cm (4)



Passage, 2005/2006, huile et laque sur toile
41 x 33 cm (2) **5** : collection particulière, Mers- Les- Bains,
6 : artothèque La Sécu, Lille



Passage, 2005, huile, laque et pigment
sur radiographie, 35 x 35 cm
collection particulière, Roubaix



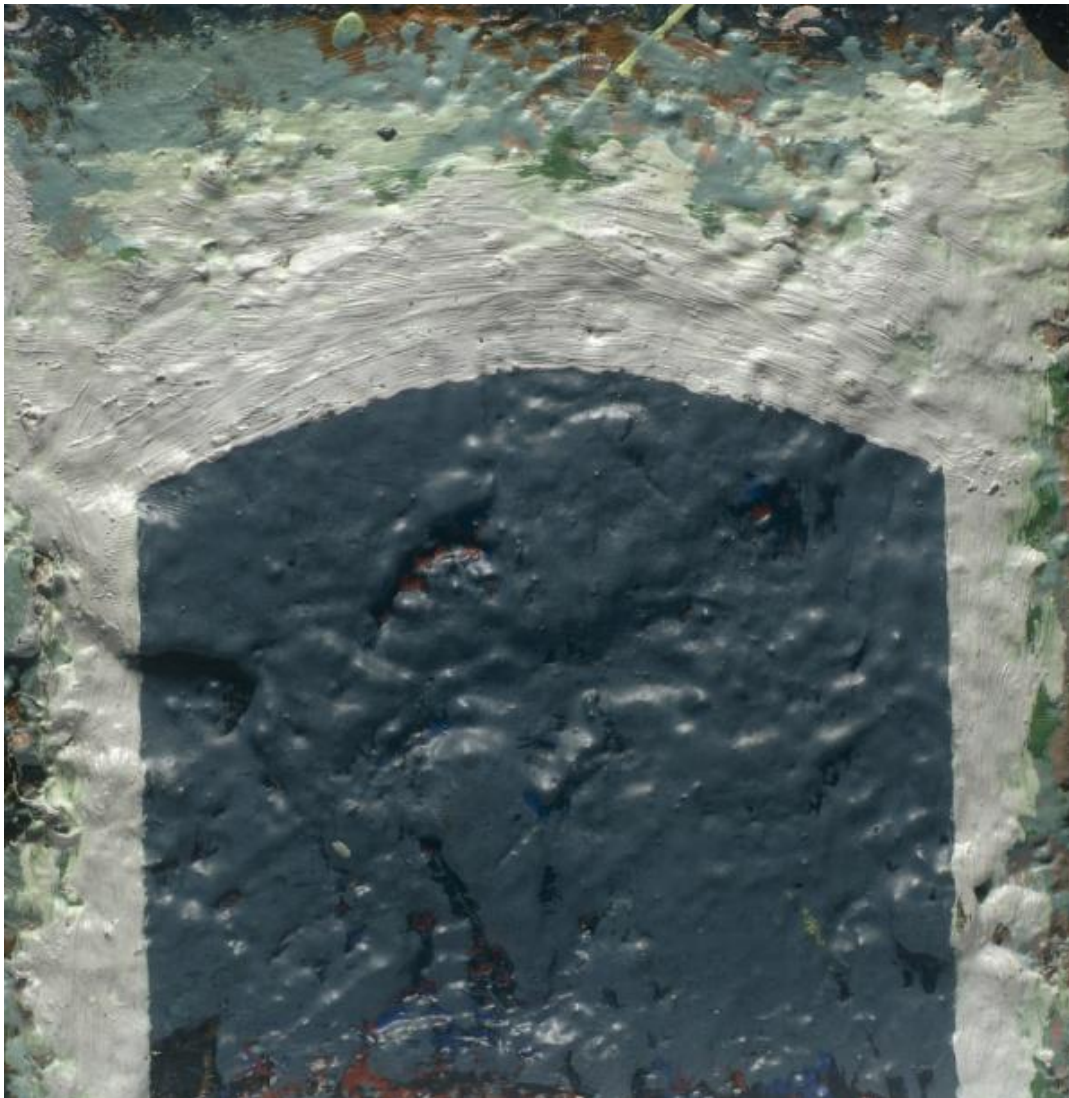
Passage, 2005, huile, laque et pigment sur toile, 35 x 27 cm (2)

Les pertes. Manuel Ruiz Vida est fasciné par la matière, insaisissable, perpétuellement en mouvement, subissant le temps qui la transforme, l'érode. Il ne prétend aucunement la dompter mais se laisse porter par elle. Il est un alchimiste de la couleur, mixant des verts, des bleus, des blanc-gris, des noirs plus rarement des jaunes et des rouges. La succession de couches de peinture qui finalement semblent s'entremêler donne à la fois à l'oeuvre un aspect granuleux, accentuant par là même l'effet de matière, mais aussi une épaisseur. De cette stratification naît la forme. Ici ce ne sont plus des containers, entrepôts ou autres bâtiments témoins de l'ère industrielle que Manuel Ruiz Vida met en exergue, mais des blocs monolithiques qu'il intitule étrangement ou naturellement «passages». Ces stèles, aux tonalités sombres, oppressantes, sans épitaphe, vides de tout et pleines à la fois, sont écrasées par l'absence volontaire de perspective. Portes fermées à l'espoir, elles ne sont pas une fin en soi. Il faut contourner la forme, l'oublier, se perdre dans les méandres de la matière pour trouver l'insoupçonné sursaut de vie. Les teintes gris bleus voire noires prédominantes aux premiers regards laissent entr'apercevoir des blancs éclatants chargés de lumière. Le passage, c'est la transformation d'un état à un autre, c'est le mystère de la création, c'est cette succession de peaux qui constituent l'oeuvre de Manuel Ruiz Vida. La matière est l'essence même de la vie. Pas étonnant alors que l'artiste sciemment ou inconsciemment ait eu recours à des radiographies comme support. Translucides mais accrochant la matière, souples et rigides, vouées peut-être à la disparition, elles témoignent de cette quête incessante de l'artiste à dépasser les tensions, à défier le temps, à révéler le beau, le vrai, l'essentiel. Ces seize petits formats se caractérisent à la fois par leur unicité et par leur disparité. Vues de manière collective, ces stèles deviennent cimetières et évoquent par leur alignement rectiligne ceux de la Première Guerre mondiale, à l'instar des tombes des soldats anonymes qui se sont sacrifiés pour leur pays, elles demeurent nues, sans aucune inscription, laissant place au cheminement personnel de chaque regard.

Sandrine Vézilier, texte du catalogue de l'exposition "Par sacrifice" Cassel, 2008 et du catalogue des oeuvres choisies de la collection du Musée départemental de Flandre, Cassel 2010.



Passages, 2005/2007, huile et laque sur radiographie, 14,5 x 13,5 cm (15 / 16)
Collection du musée de Flandres, Cassel



Passage, 2005/ 2007, huile et laque sur radiographie, 14, 5 x 13, 5 cm
collection du musée de Flandre, Cassel



Passage, 2005,
huile et laque sur radiographie
30 x 23, 5 cm



Passage, 2005,
huile et laque sur radiographie
39 x 29, 5 cm collection particulière
Villeneuve- Les- Avignon



Passage, 2014
huile et laque sur radiographie
28 x 20 cm
collection particulière, Nice



Passage, 2005, huile et laque sur radiographie, 41 x 35 cm
collection particulière, Mérignies



Passage, 2014, huile et laque sur carton, 43 x 34 cm



Passages, 2002/ 2003, huile, laque, pigment et papier peint sur radiographie 14, 5 x 10, 5 cm / 15 x 10 cm / 13, 5 x 10 cm / 14 x 10, 8 cm



Passages, 2015, huile, laque et pigment sur toile, 41 x 33 cm (9 sur 14)



Passages, 2015, huile, laque et pigment sur toile, 41 x 33 cm (2 sur 14)



Passage, 2002, huile et laque sur toile, 20 x 30 cm collection particulière, Roubaix

Technique mixte sur papier (sélection)



Fumées, 2003 huile et crayon sur carton
16 x 22,3 cm

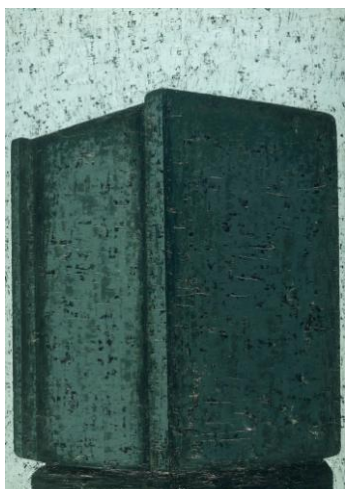


Fumées - 2, 2002 huile et crayon sur papier 13 x 21 cm

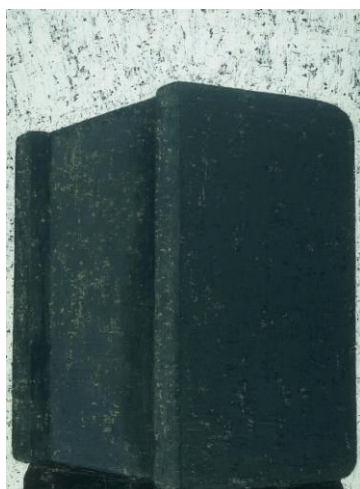


Sans titre, 2007 huile et laque sur papier et carton marouflé sur bois, 25,5 x 35 cm

Sculptures (sélection)



Sculpture n°3, 2006, huile et Laque sur toile, 150 x 110 cm
collection particulière, Bruxelles



Sculpture n°4, 2006, huile et laque
150 x 110 cm coll. Crossing Museum,
Sulaimany. Kurdistan d'Irak



Sculpture n°9, 2009, huile et laque
sur papier marouflé sur bois
60 x 40 cm, collection ville de Lille



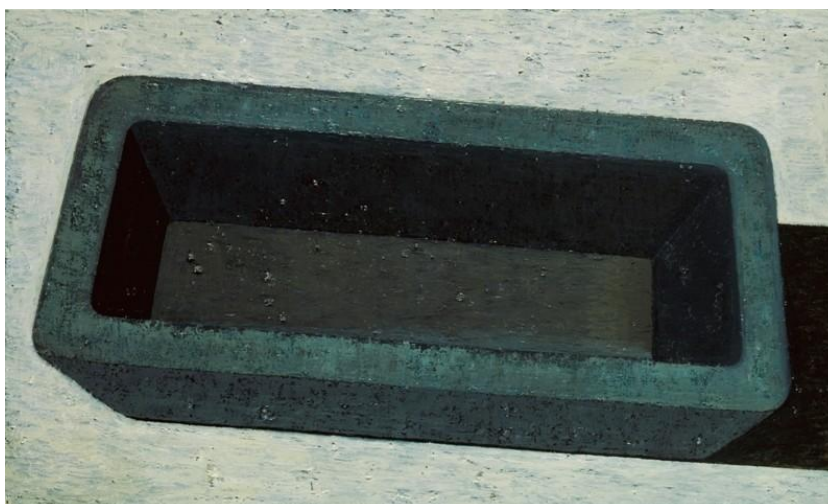
Sculpture n°11, 2009/2010, huile et laque sur toile 110 x 150 cm



Sculpture n°14, 2011, huile et laque sur toile marouflée sur bois, 89,5 x 172 cm



Sculpture n°5, 2009, huile et laque sur toile 86 x 146 cm
Collection particulière, Toulouse



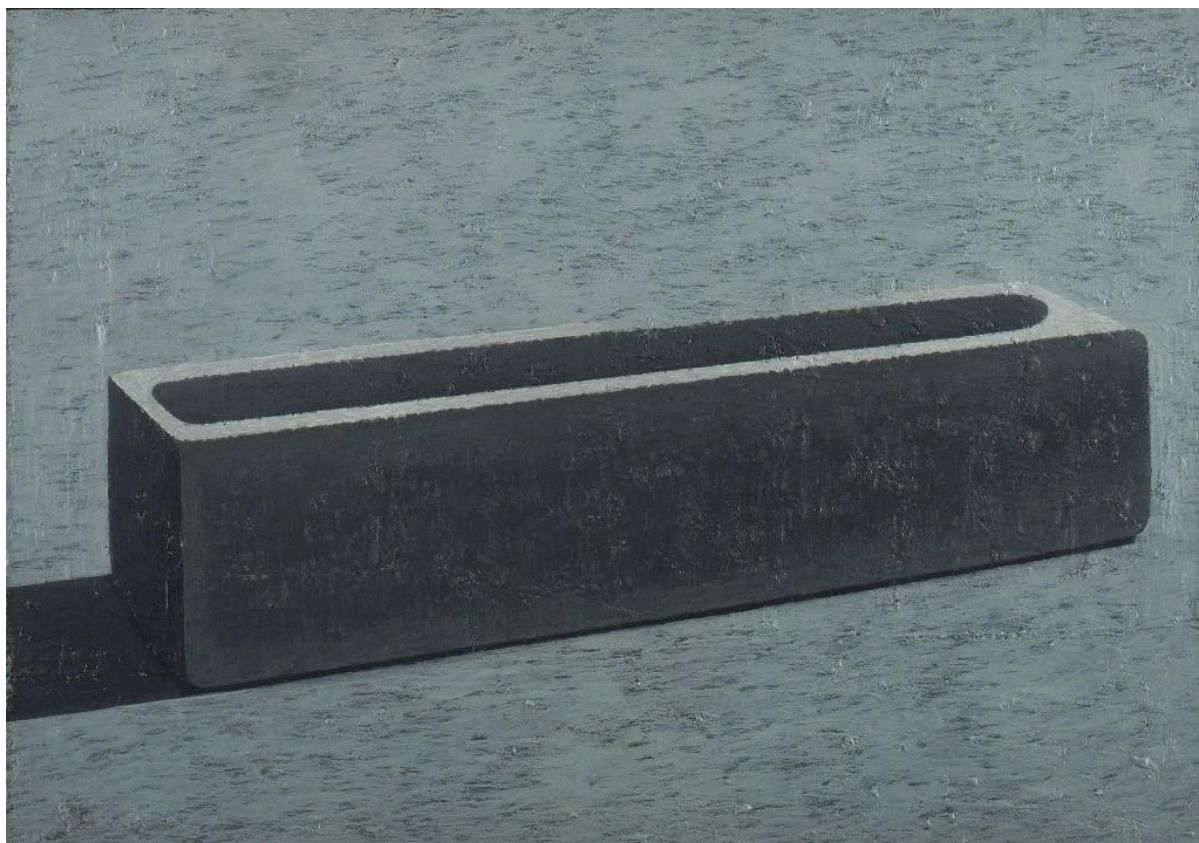
Sculpture n°7, 2009, huile et laque sur toile 90 x 152 cm



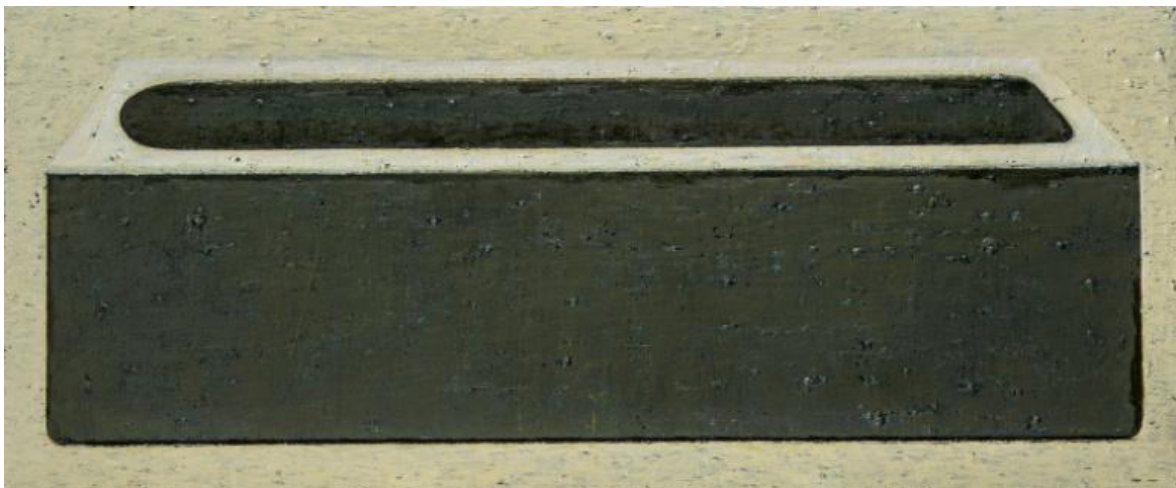
Sculpture n° 16, 2010-2011, huile et laque sur toile marouflée sur bois, 174 x 123 cm



Sombra y luz, 2011, huile et laque sur toile, 155,5 x 176 cm
collection particulière, Bruxelles



Sculpture n°10, 2008/2009, huile et laque sur toile, 160 x 200 cm



Sculpture n°8, 2009, huile, laque et pigment sur toile, 66 x 158 cm



Sculpture n°13, 2009, huile, laque et pigment sur toile, 76 x 155 cm



Sculpture n°6, 2009, huile et laque sur toile, 58 x 150cm

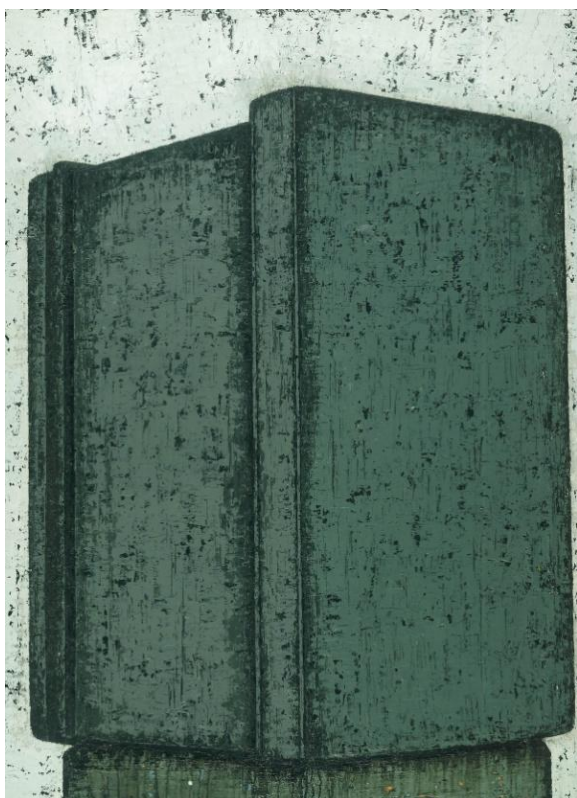
L'attraction du vide « Sculptures » (étude de sarcophages)

En 2009, Manuel Ruiz Vida nourrit ses recherches sur la masse et le poids visuel de l'objet par l'observation de sarcophages romains, à l'occasion de sa résidence d'artiste à Rome, dans l'Atelier Wicar (de la Ville de Lille). La tombe antique est restituée dans une forme simplifiée. Il s'agit d'une image épurée du réel où le sarcophage est dessiné de manière allusive. Inversement, l'œuvre devient presque tactile et prend corps en fonction des résidus, des grumeaux de peinture qui apparaissent sous le lissé de laque et d'huile, recréant la surface râpeuse de la pierre et ses irrégularités naturelles. Cette confusion entre objet réel et objet peint, l'artiste la ressent lui-même. Mais plus qu'à l'aspect décoratif des frises et bas-reliefs, c'est à la béance que Manuel Ruiz Vida s'intéresse, la même béance qu'offrirait à voir la bétonneuse ou le réservoir des années 2002-2005 !

La *Sculpture n°5* représente une excavation rectangulaire noire qui ne devient visible que parce que des bords plus clairs en marquent les limites. Incliné à 90°, le sarcophage se dissocie par là des bords du tableau, lesquels autrement pourraient correspondre au format exact du tombeau qui se confondrait alors avec le rectangle peint de la toile elle-même. C'est ce qui se produit avec la *Sculpture n°8* : le cénotaphe (tombeau vide) se confond exactement avec le cadre comme si la toile pouvait devenir le tombeau lui-même en raison de son format et de l'identité entre le rectangle funèbre et le rectangle pictural ! Etrange perspective par laquelle la peinture devient pierre tombale... En apparence, rien de morbide dans tout ceci : il s'agit d'un rectangle de couleur qui dessine un objet vu d'au-dessus, en creux, sans fioritures. La réflexion de l'artiste s'apparente en ce cas à la recherche sur le cube de Donald Judd dont parle Georges Didi-Huberman dans *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde* : « Imposer cette impérative spécificité de l'objet (...) Eliminer toute forme d'anthropomorphisme (...), redonner aux formes, aux volumes comme tels, leur puissance intrinsèque. » Pourtant, le sujet choisi, celui du dernier lieu où repose le corps, ne se réduit pas à cette simple réflexion sur le volume, résumé à sa forme même. Les boîtes transparentes de Joseph Kosuth (*Clear, Empty, Glass, Box, Cube*) ne sont effectivement rien d'autre que le nom qu'elles portent, des cubes de verre vides ! Mais avec le sarcophage, Manuel Ruiz Vida entre dans un autre questionnement. Bien sûr il se plaît à donner de la profondeur à l'objet comme s'il s'agissait d'une simple sculpture aux angles vifs mais, avec l'orientation souvent en diagonale de l'œuvre, et son ombre portée au sol, il amène le spectateur par son regard à pénétrer dans l'étroite fente noire. L'œil curieux cherche à voir, quelque chose qui n'existe plus, scrute les profondeurs du noir pour y déceler une quelconque présence. Là où fut contenu un corps, le spectateur ne trouve que le néant, trou vide qui, comme le précipice, appelle le regard, l'aspire. L'invitation à rejoindre ce lieu fait bien sûr penser à Montaigne, parce que « Philosophe, c'est apprendre à mourir », parce que peindre, c'est... Toutes les œuvres de Manuel Ruiz Vida, de l'usine désaffectée, de la porte de hangar définitivement fermée au sarcophage romain ouvert sur le rien, s'éloignent et se rapprochent de ce lieu où s'anéantissent les choses.

La peinture a toujours eu, comme une de ses missions, celle d'évoquer l'impensable fin : on songe aux descentes de croix et mises au tombeau. Devant le trou noir des *Sculptures*, on se prend à penser aux bergers d'Arcadie de Poussin déchiffrant quelque chose sur un tombeau : « Et in Arcadia ego », cherchant à donner un sens à la mort. Il n'y a rien d'écrit, en revanche, dans la béance des *Sculptures* de Manuel Ruiz Vida, aucun sens immédiatement perceptible. Aucun sens... Juste se dire peut-être, à la manière de Sartre, que, dans le faire de la peinture, dans le faire tout court, réside une partie du sens de la vie.

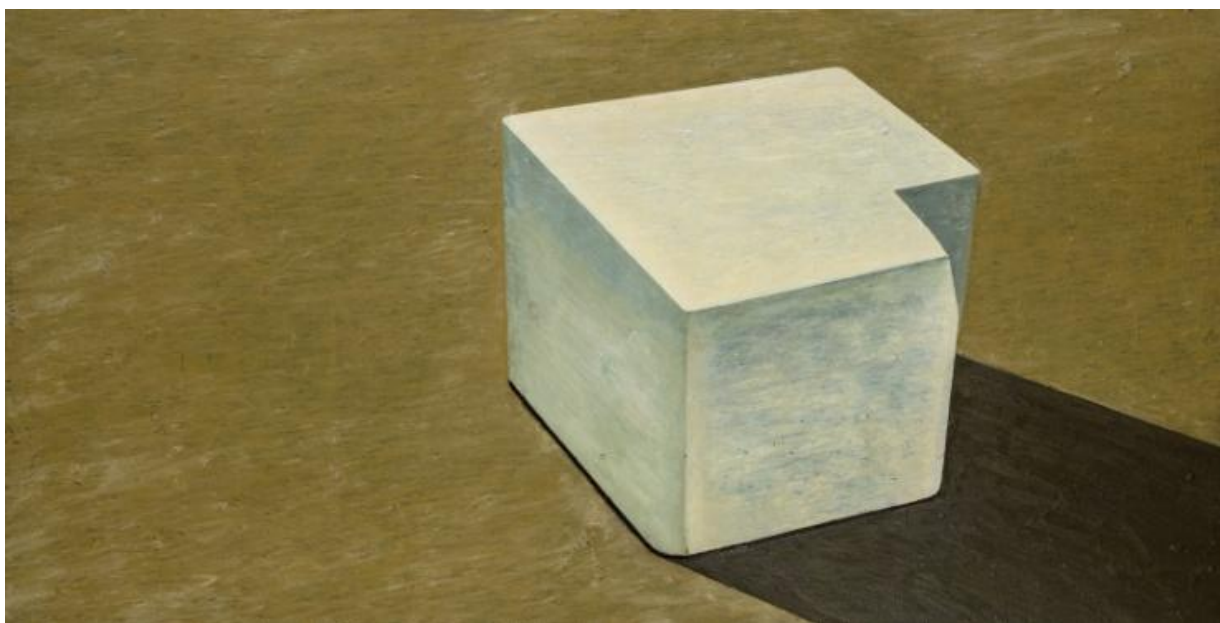
Laurence Boitel, septembre 2010. Texte du catalogue de l'exposition Manuel Ruiz Vida le temps de la peinture, Campredon Centre d'art, L'Isle-sur-La-Sorgue, 2016.



Sculpture n°2, 2006, huile et laque sur toile
150 x 110 cm

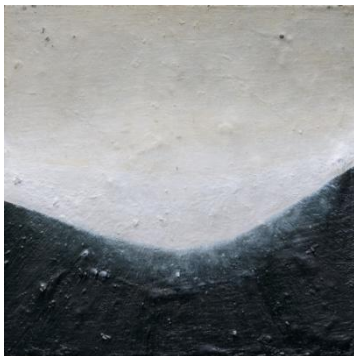
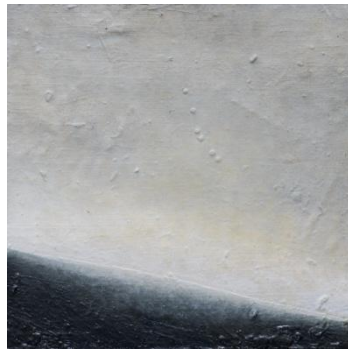
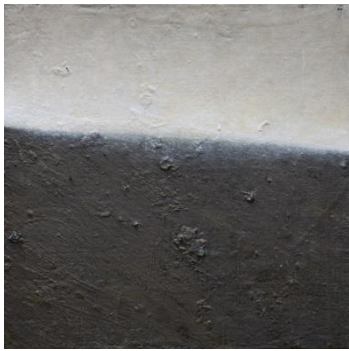


Sculpture n°1, 2006, huile et laque sur toile
195 x 130 cm

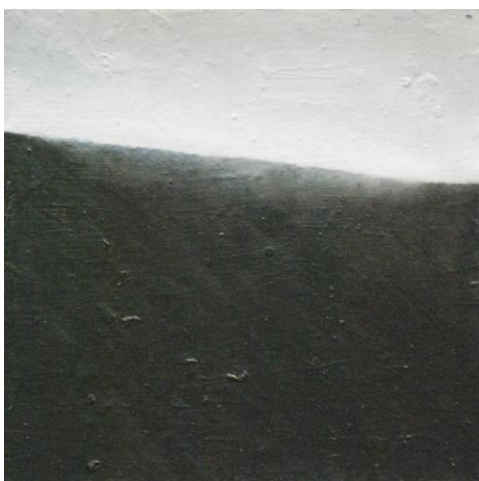


Sombra y luz n°2, 2014, huile et laque sur toile marouflée sur bois, 90 x 177,5 cm

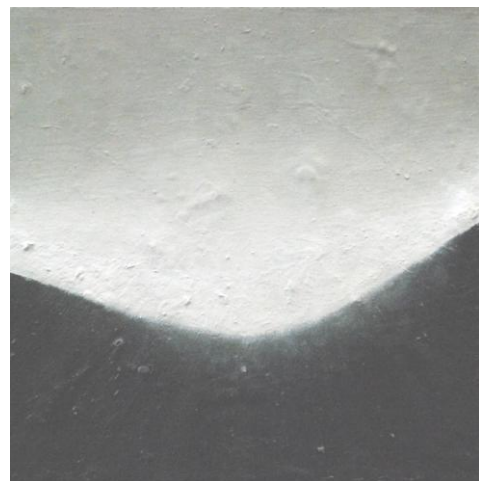
Sans titre / lueurs.



Sans titre, 2012, huile et laque sur toile marouflée sur bois, 42 x 42 cm (8)



Sans titre, 2012, huile et laque sur toile marouflée sur bois, 42 x 42 cm
collection particulière, Bruxelles



Sans titre, 2012, huile et laque sur toile marouflée sur bois, 42 x 42 cm
collection particulière, Bruxelles



Sans titre, 2012, huile et laque sur toile, 200 x 250 cm



Sans titre, 2012, huile et laque sur toile, 200 x 250 cm



Sans titre, 2012, huile et laque sur toile, 200 x 250 cm



Sans titre, 2013, huile et laque sur carton, 36 x 36 cm



Lueurs, 2013, huile et encre sur papier
10,5 x 10,5 cm



Lueurs, 2013, huile et encre sur papier
10,5 x 10,5 cm



Lueurs, 2013, huile et encre sur papier
10,5 x 10,5 cm



Lueurs, 2013, huile et encre sur papier
10,5 x 10,5 cm

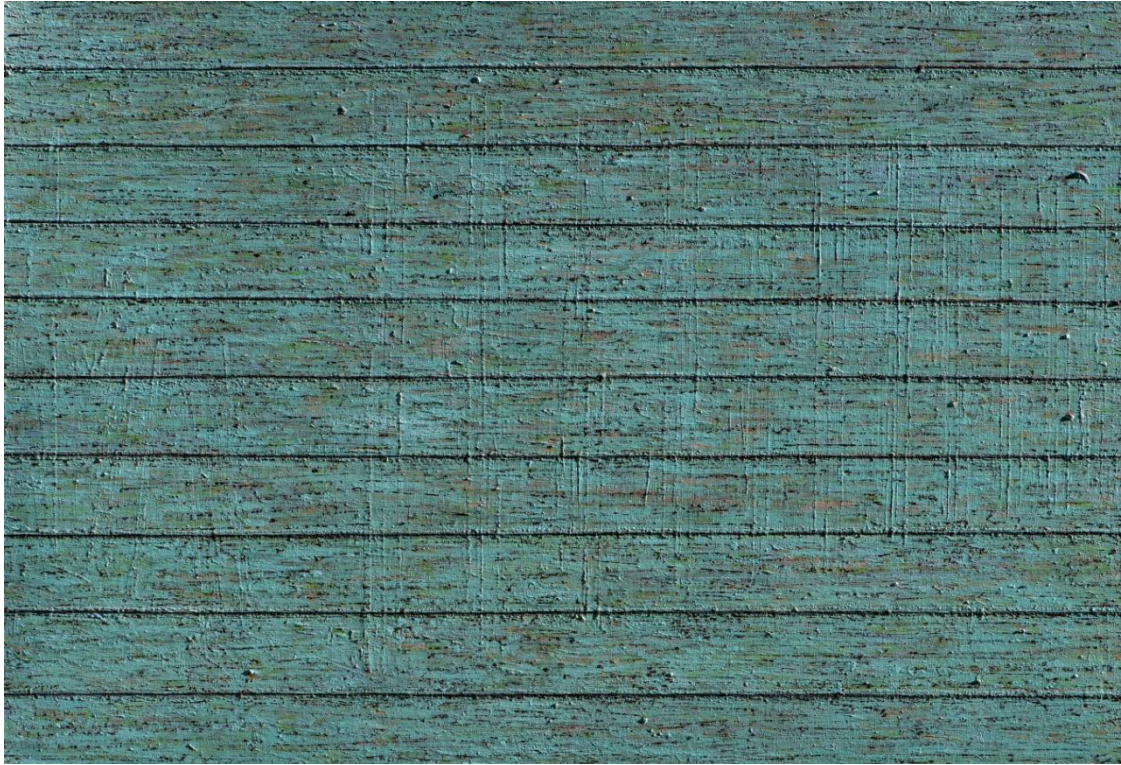


Lueurs, 2013, huile et encre sur papier
10,5 x 10,5 cm

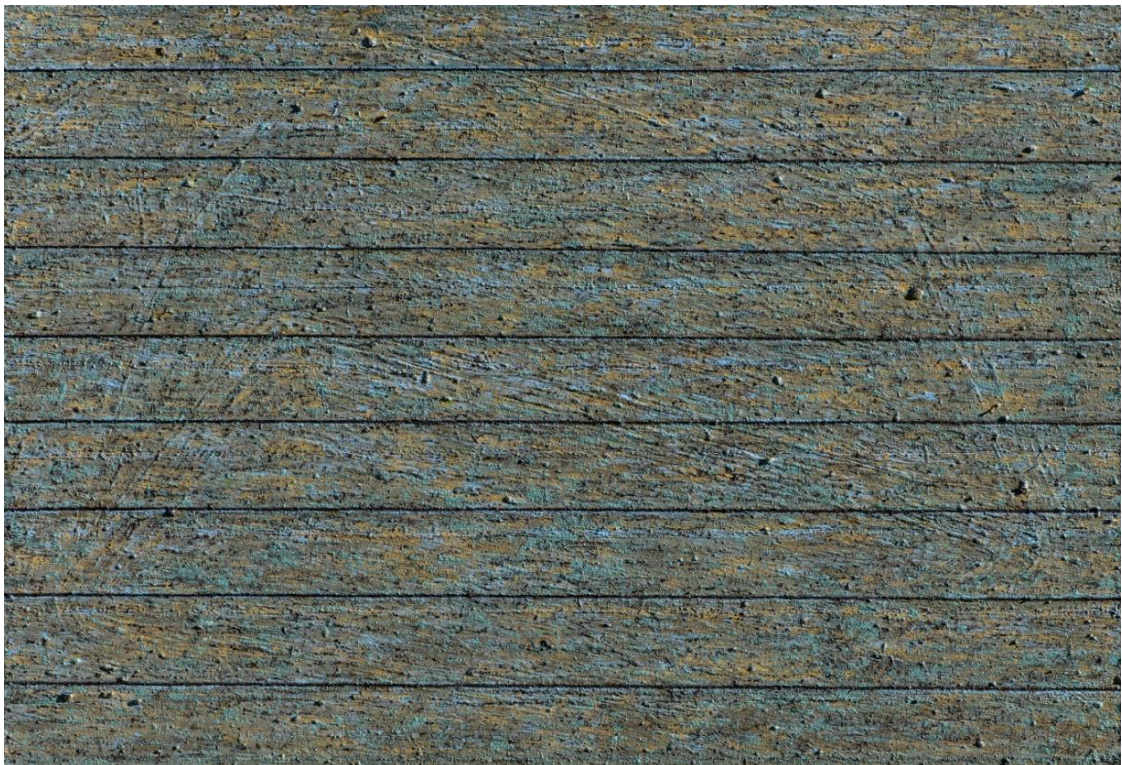


Reliefs, 2014, huile et laque sur radiographie, 35,5 x 42 cm

Palissades (sélection)



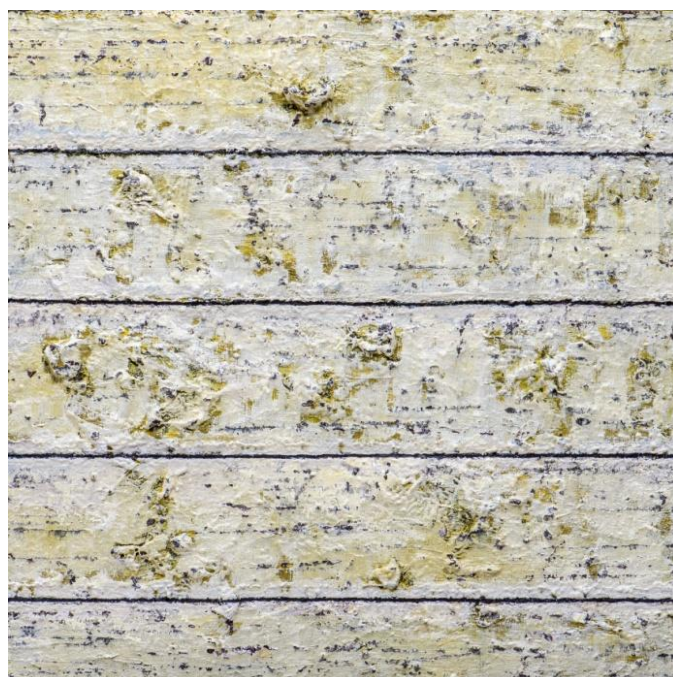
Palissade n°2, 2016, huile, laque et pigment sur toile, 97 x 146 cm



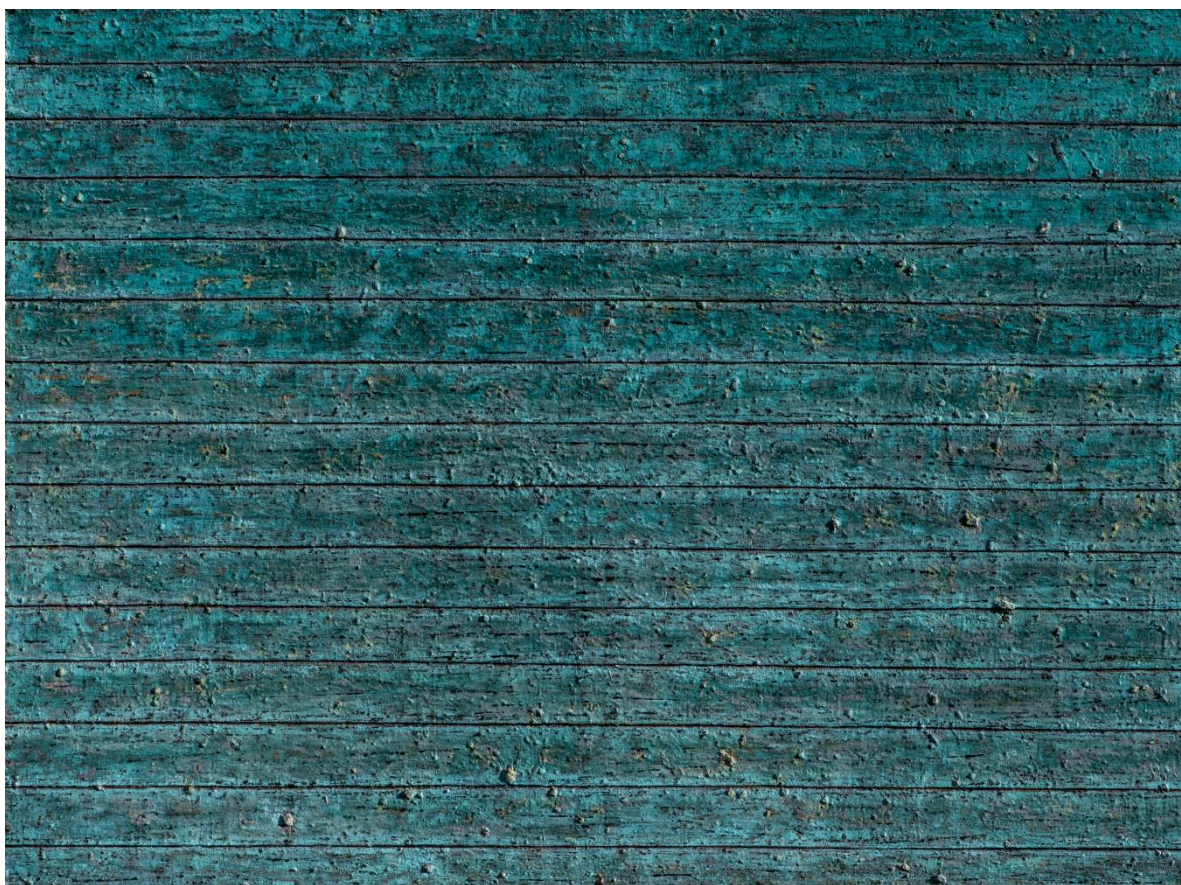
Palissade n°3, 2016, huile, laque et pigment sur toile, 89 x 130 cm



Palissade n° 4, 2015, huile, laque et pigment sur toile,
70, 5 x 50, 5 cm



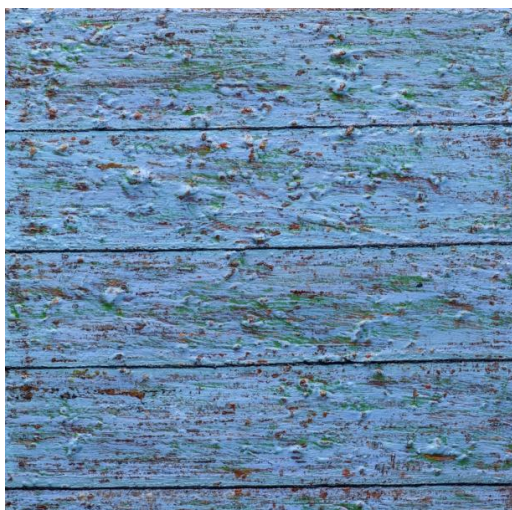
Palissade n° 5, 2015, huile et laque sur carton marouflé
sur bois, 42 x 42 cm



Palissade, 2016, huile, laque et pigment sur toile, 160 x 215 cm



Palissade n°6 dyptique, 2015, huile, laque et pigment sur toile, 46 x 38 cm (2)



Palissade n° 7, 2015, huile, laque, pigment et bois sur toile, 41 x 41 cm, collection particulière, Lyon



Palissade n° 8, 2015, huile, laque, pigment et bois sur toile 41 x 41 cm, collection particulière, Lyon



Palissade n° 9, 2015, huile, laque, pigment et bois sur toile 41 x 41 cm



Palissade n° 10, 2015, huile, laque, pigment et bois sur toile 41 x 41 cm



Palissade n° 14, 2015, huile, laque, pigment et bois sur toile 41 x 41 cm, collection particulière, Lyon



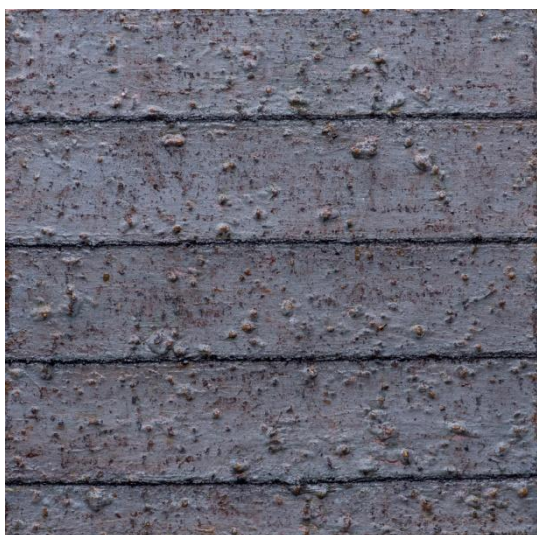
Palissade n° 16, 2015, huile, laque, pigment et bois sur toile, collection particulière, Lyon



Palissade n° 18, 2015, huile, laque, pigment et bois sur toile, 41 x 41 cm



Palissade n° 19, 2015, huile, laque, pigment et bois sur toile, 41 x 41 cm



Palissade n° 20, 2015, huile, laque, pigment et bois sur toile, 41 x 41 cm



Palissade n° 21, 2015, huile, laque, pigment et bois sur toile, 41 x 41 cm



Palissade n° 22, 2015, huile, laque, pigment sur toile, 41x 41 cm



Palissade n° 23, 2015, huile, laque, pigment et bois sur toile, 41 x 41 cm



Palissade n°26, 2015, huile, laque, pigment et bois sur toile, 41 x 41 cm



Palissade n° 27 2016, huile, laque et pigment sur toile 160 x 215 cm



Chapelle des pénitents bleus-L'Isle-Sur-La-Sorgue, 2016, huile, laque, pigment et poussières sur toile
215 x 160 cm



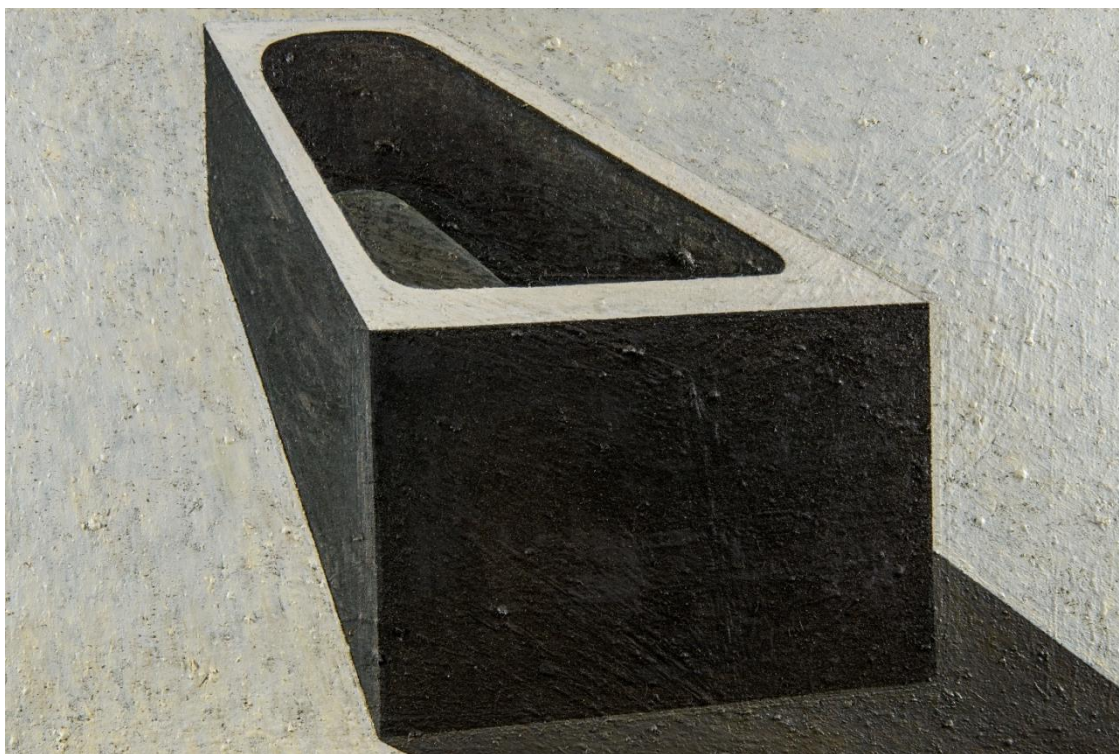
Le précipice ,2015, huile, laque, pigment et poussière sur carton marouflé sur bois,
54 x 54 cm



Atelier, Marseille 2015.



Salade aux algues, 2016 huile et laque sur toile 24 x 30 cm



Sculpture n° 19, 2016 huile, laque et poussière sur toile 100 x 150 cm



Exposition « Manuel Ruiz Vida *le temps de la peinture* » au musée Campredon centre d'art, L'Isle-sur-La-Sorgue. Mars / juin 2016.



Exposition « Manuel Ruiz Vida *le temps de la peinture* » au musée Campredon centre d'art, L'Isle-sur-La-Sorgue. Mars / juin 2016.

Manuel Ruiz Vida

Le temps de la peinture

Lorsque l'artiste peint, il plante de la peinture et l'objet lui sert de plate-bande : il doit alors semer la peinture de manière à ce que l'objet disparaisse, car c'est de lui que sortira la peinture que voit l'artiste. Kasimir Malévitch, Du cubisme au suprématisme, 1915

Installé depuis 2013 à Marseille, Manuel Ruiz Vida a vécu l'essentiel de sa carrière dans les brumes du nord, entre les centres urbains de Valenciennes et de Lille et la plaine maritime de Dunkerque. C'est là, sur cette terre à la beauté rude, que les structures portuaires et les friches industrielles ont trouvé un écho puissant dans son travail. Après une formation à l'Ecole des Beaux-Arts de Dunkerque, Manuel Ruiz Vida fait ses débuts sur la scène artistique à la fin des années 90. Depuis cette époque, il peint invariablement des mondes et des objets familiers sur de grands formats qu'il affectionne tout particulièrement. Ce sont pour l'essentiel des entrepôts, des cuves d'hydrocarbure, des bâtiments désaffectés ou des palissades renvoyant au paysage sidérurgique et portuaire environnant. Ce sont également des vieilles pierres observées lors de ses voyages, comme les sarcophages antiques du musée archéologique de Rome, ou encore ses propres outils de travail, bassines, bidons et autres récipients qui recueillent quotidiennement ses mélanges de pigments. La même composition transite d'un sujet à un autre, d'une source d'inspiration à une autre, qu'elle soit issue d'une mémoire personnelle ou collective. Cadrés au plus près du bord de la toile, les objets remplissent systématiquement toute la surface, jouant sur le plan rapproché dans une sorte d'horreur du vide presque oppressante. Les peintures de Manuel Ruiz Vida ne visent pas à l'illusion. Elles mettent à l'épreuve le réel. Quasi monochromes, ses paysages industriels se résument à quelques éléments structurants débarrassés de toute présence humaine ou végétale qui permettrait de les contextualiser. D'emblée, le regard est frappé par ces blocs monolithiques qui semblent émerger de nulle part. Leur géométrie associée à un puissant effet de frontalité en font de fascinantes et mystérieuses natures mortes, celles qui murmurent la vanité de toutes choses. L'attachement que porte l'artiste à peindre la dégradation des matériaux et les modestes altérations traquées à la surface des objets renforce cette impression première d'impermanence et de fuite du temps. La desquamation d'un mur, le fond craquelé d'une bassine, les sillons de rouille sur les bords d'une cuve ou la poussière d'une paroi, souvent nimbés d'une lumière blafarde, portent l'empreinte des jours qui passent. Manuel Ruiz Vida peint l'inexorable action du temps et ses outrages dont il fixe patiemment le fait plastique et l'éclat si caractéristique.

Au-delà de cet attrait pour l'éphémère et la poétique du temps à l'œuvre, la grande subtilité du travail de l'artiste réside dans le jeu formel qu'il déploie au service d'une peinture trompeusement figurative, ce que souligne en parallèle le recours à des titres qui ne renvoient à aucune interprétation iconographique. Quel que soit le thème traité, ses tableaux portent l'audace d'une synthèse abstraite où le motif s'efface (série des « Hangars »), où les ouvertures sont aveugles (séries des « Passages ») où le regard se heurte au fond opaque de la toile (série des « Structures » et des « sculptures »). Marqués par le sceau de l'abstraction, les bâtiments, les objets humbles et consumés, semblent voués à une pure poésie picturale. Tournant le dos aux artifices et aux raffinements décoratifs attendus, ils donnent à voir la peinture dans toute sa matérialité et dans une mise en exergue de ses moyens propres. Les surfaces sont baignées d'une gamme chromatique profonde et assourdie dont la consistance terreuse se trouve éclairée de temps à autre par quelques plages plus vives et des ombres tranchantes. La pâte, épaisse et grumeleuse, parfois cireuse sous l'effet de la laque mélangée aux pigments, est travaillée par recouvrements successifs. Manuel Ruiz Vida peint ses toiles de plusieurs gestes, en étirant la matière avec vigueur. Parfois, il utilise directement comme support le sol maculé de peinture de son atelier ou d'autres matériaux récupérés comme des radiographies et des bouts de cartons, substrats sur lesquels il discerne des motifs qui guideront sa peinture. Après une esquisse tracée sommairement au pinceau, il peint dans la surface et dans l'épaisseur, couche après couche, utilisant fréquemment des morceaux de palette usagée pour étaler la matière. Les couleurs se mêlent en se superposant. Par la pression du geste, la peinture recouvre et pénètre le substrat et inversement les couches précédentes remontent en étant repoussées. À l'étirement de la surface correspond la stratification des couches. De ce travail, à la fois énergique et patient, naît un dialogue et un équilibre entre la surface et l'épaisseur. La peinture devient alors une géologie qui manifeste une succession de temporalités, celle du geste unique et perceptible dans l'instant comme celle stratifiée de la peinture qui s'inscrit dans la durée.

Véronique Baton, commissaire d'exposition.

**Texte de l'exposition Manuel Ruiz Vida *Le temps de la peinture*
Campredon Centre d'art, L'Isle-Sur-La-Sorgue, 2016**

Biographie

Manuel Ruiz Vida est né en 1970 à Valenciennes dans une famille d'émigrés espagnols républicains, installée dans le nord à la fin des années 60. Le dessin qu'il pratique avec ferveur depuis l'âge de 10 ans fait partie de son univers familial. Ses premiers motifs sont des portraits d'acteurs et d'actrices de cinéma, autre passion développée très jeune. Dès l'adolescence, il décide de se consacrer à la peinture et entreprend une formation artistique à l'Ecole supérieure des Beaux- Arts de Valenciennes puis à l'Ecole Maurice Quentin de la Tour à Saint Quentin. Diplômé de l'Ecole des Beaux- Arts de Dunkerque en 1998, Manuel Ruiz Vida trouve très vite son propre style, à la fois monumental et très pictural. A travers ses peintures, il impose une certaine approche du réel tirée de son environnement quotidien et du spectacle des sites industriels dont il sait exprimer la lumière si subtile et la force plastique. Pendant près de 15 ans, il est actif dans sa région d'origine, enchaînant les expositions en France et à l'étranger, avant de s'établir à Marseille en 2013 où il poursuit son investigation picturale des zones portuaires. Prisé par les collectionneurs privés, ses peintures ont également intégré différentes collections publiques.

Véronique Baton, commissaire d'exposition.



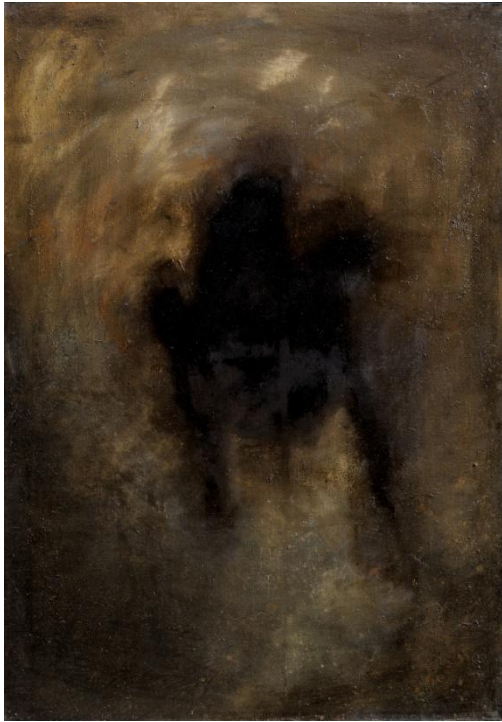
Manuel Ruiz Vida *Le temps de la peinture*

Campredon-Centre d'art à l'Isle-sur-la-Sorgue propose, du 12 mars au 19 juin 2016, une immersion dans l'œuvre du peintre Manuel Ruiz Vida qui développe depuis une quinzaine d'années une œuvre personnelle et étonnamment puissante, à mi-chemin entre abstraction et figuration. En s'imprégnant du monde qui l'entoure, l'artiste revisite avec énergie quelques genres classiques de la peinture comme le paysage et la nature morte ainsi que les fondements techniques de ce médium, de la composition à la matière picturale, de la couleur à la lumière.

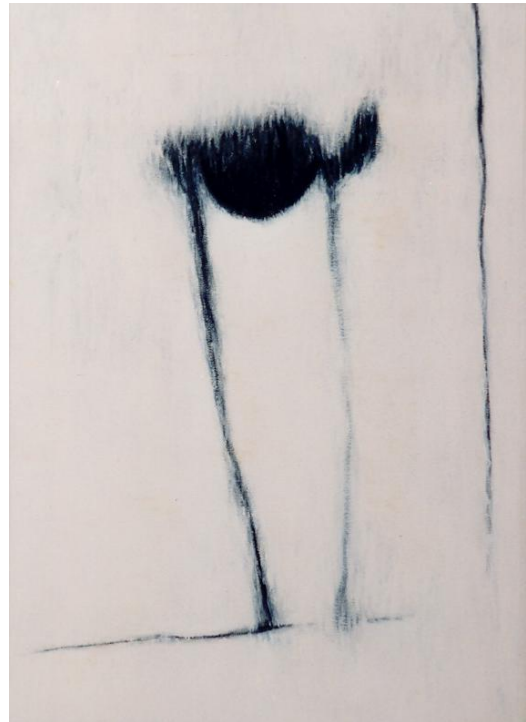
Profondément ancrée dans la culture de sa terre natale, le nord de la France, l'œuvre de Manuel Ruiz Vida reflète également ses origines espagnoles dont il conserve une forme de tragique et un penchant pour la matière picturale sombre et dense. Manuel Ruiz Vida est un peintre « matérialiste ». Fasciné par l'usure des matières, les traces déposées par le temps et les architectures abandonnées qu'il représente sur de grands formats et en plan serrés, il travaille par séries thématiques sur lesquelles il revient année après année. Si ses œuvres révèlent de prime abord la mémoire d'un monde industriel en cours de disparition, elles interrogent aussi et surtout les moyens et les fins de la peinture dans une exploration incessante du motif, de la forme et des ressources de la couleur afin de se confronter à la peinture, à son essence même. Fondement de sa pratique, la matière en est également la poétique. Elle permet de rendre compte du temps, le temps qui passe et qui érode comme celui de l'acte de peindre. L'exposition présentera une importante sélection d'œuvres de la fin des années 90 à nos jours, éclairant le cheminement pictural de l'artiste à la fois dans sa chronologie, dans sa partition thématique et dans sa poétique. Plus de 80 peintures et dessins seront réunis et investiront tous les espaces du musée. Le parcours se développera autour des grandes séries - « Structures », « Hangars », « Sculptures », « Gazomètres », « Passages », « récipients » - avec, en contrepoint, une sélection de petits formats réalisés sur des supports d'atelier. Les visiteurs pourront également découvrir les récentes expérimentations menées par Manuel Ruiz Vida depuis son installation à Marseille en 2013 ainsi qu'une peinture monumentale et inédite de la Chapelle des Pénitents Bleus de l'Isle sur-la-Sorgue, peinte spécialement pour l'exposition.

**Véronique Baton, commissaire de l'exposition. Préface du catalogue de l'exposition
Manuel Ruiz Vida *Le temps de la peinture*, Campredon Centre d'art, L'Isle-Sur-La-Sorgue, 2016**

Peintures 1997- 2002 (sélection)



Sans titre, 1997, huile et goudron sur toile
200 x 140 cm



Sans titre, 1998, huile et goudron sur toile
200 x 140 cm, collection particulière, La Colle
-sur Loup (Vence)



Sans titre, 1997, huile et goudron sur toile
200 x 140 cm , collection particulière, Paris



Sans titre ,1997, huile et goudron sur toile
200 x 140 cm



Planeur, 2002, huile et laque sur toile,
200 x 160 cm



Sans titre, 1997, huile, laque et goudron sur toile
150 x 150 cm



Sans titre, 1997, huile, laque et goudron sur toile
150 x 150 cm



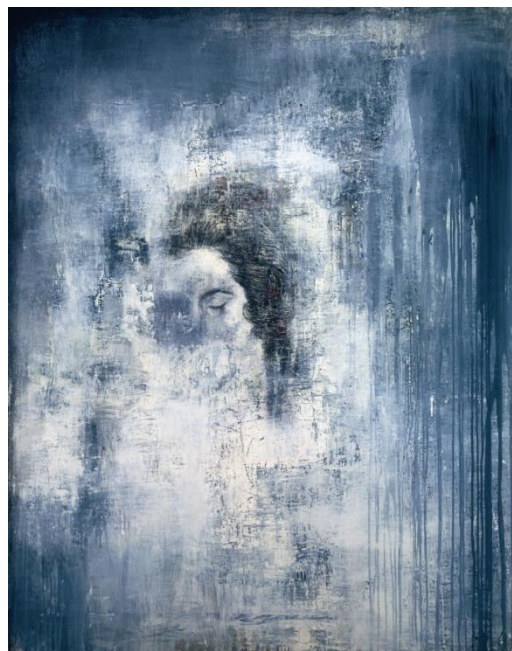
Sans titre, 1998, huile, laque et goudron
sur toile, 200 x 140 cm



Sans titre, 1998, huile, laque et goudron sur toile, 140 x 200 cm



Sans titre, 1997, huile et goudron sur toile, 200 x 200 cm



Madre 2000, huile et laque sur toile, 200 x 160 cm

Articles de presse, écrits, textes de catalogues (sélection)

Puissance picturale. Le pouvoir de suggestion de la peinture est infini. Surtout quand elle paraît silencieuse voire quelque peu oppressante comme c'est le cas de celle de Manuel Ruiz Vida (Valenciennes 1970). De ces récipients qui trônent en très gros plans, de ces containers pleine page ou de ces architectures massives, ressort une impression de puissance, de force massive, de présence imposante, à côté de laquelle l'être toujours absent peut se sentir tout petit. Pourtant on sait qu'il en est l'auteur et l'utilisateur de ces objets auxquels il confère une monumentalité dominatrice qui peut aller jusqu'à l'apparente abstraction. Pourtant, et malgré cette impression première qui se confirme au gré de la visite, cette peinture non seulement convainc, mais retient le regard et atteint les fibres sensibles. C'est que la matière dense rayonne d'une luminosité très particulière, prenante, attirante par son caractère affirmé, accentuée encore par les choix chromatiques aux milles variations malgré une tentation que l'on pourrait croire à la limite du monochrome. Et si simplement cette peinture nous touchait parce qu'elle est, sans le dire explicitement, un miroir sans fard du temps présent. Ne sont-ce pas nos objets courant qui sont montrés ? **Claude Lorent/ La libre culture, Bruxelles 2008. Exposition à la galerie Fred Lanzenberg, Bruxelles**

Un univers industriel. Le spectacle des sites industriels a déjà fait l'objet de bien des regards d'artistes. Au-delà de l'interprétation romantico-politique (entre misères des sites abandonnés et dénonciation) existe le choc visuel. Face à la monumentalité géométrique des architectures, portails, containers ou cuves griffées par l'usage, l'espagnol Manuel Ruiz Vida retient le signe plastique et sa lumière particulière. Au plus près des bords de ses toiles, jouant sur l'effet de frontalité ou le plan rapproché, il pose un mélange d'huile et de laque sombre et mat qui, tel un masque crevé, laisse apparaître les fonds de couleur crues et presque brutales, qui amènent alors au cœur même, non plus d'une image mais d'un fait plastique. Certains titres semblent le confirmer qui, au lieu de « hangar » et « récipient » signalent le « passage », la « structure » ou la « sculpture ».

Guy Gilsoul/ Le Vif Express, Bruxelles. Exposition à la galerie Fred Lanzenberg, Bruxelles 2008

Jenseits des Realen/ Au-delà du réel. La première fois que je rencontrais Manuel Ruiz Vida, jeune artiste alors en résidence à la Plate-Forme, ce qui probablement me marqua le plus, c'est qu'entre l'espace de travail où je pénétrais et les œuvres que je découvrais, il y avait comme une sorte de continuité. Où était la réalité ? Dans l'atelier, maculé de peinture et éclairé d'une lumière sourde, ou dans l'œuvre, toute entière baignée dans des gammes sombres de gris (gris-bleu, gris-vert), où la peinture semblait frappée par la vigueur des formes monolithiques qui surgissaient de ses toiles et renvoyaient irrésistiblement à l'univers dantesque du complexe sidérurgique et portuaire tout proche. J'y trouvais comme un condensé de la force expressive de la peinture nordique et de la puissance tragique du réalisme espagnol. Manuel Ruiz Vida peint des objets et bâtiments qui lui sont familiers : récipients, bétonnières, cuves et engins de chantiers, containers, hangars, réservoirs et entrepôts

du port de Dunkerque, bunkers... Mais ceux-ci ne sont pas tirés de n'importe quel quotidien : couvert de peinture, tachés, ses récipients, seaux, bassines et bidons d'essence, sont ceux qu'il utilise pour son travail ; rouillés, salis, ses bâtiments évoquent le labeur du monde ouvrier, la sueur et le sang. Ils parlent d'une région, le nord de la France, profondément marquée par la révolution industrielle. Ces éléments sont traités de manière synthétique ; réduits à de simples formes géométriques, massifs, ils se découpent violemment sur un fond quasi monochrome traité dans des gammes sourdes de gris. La matière y est épaisse, profonde, granuleuse. De plus, comme pour mieux saisir le passage du temps, Manuel Ruiz Vida utilise parfois directement comme support le linoléum maculé de peinture de son nouvel atelier ou des radiographies sensées recueillir l'image intérieure et cachée des corps. Ses RECIPIENTS (2002 -2004), outils usuels, frappent par la monumentalité de leur format, la violence des contrastes d'ombre et de lumière, l'opposition franche entre les blancs, les couleurs- tantôt un jaune vif, tantôt un rouge, tantôt un bleu clair- et les gris aux multiples nuances. Dans sa série HANGARS, l'artiste joue de l'organisation savante de carrés et rectangles, qui se coupent orthogonalement, noyés dans un fond gris saturé que viennent aviver des fulgurances de couleurs éclatantes. La silhouette du hangar disparaît au profit d'une composition quasi géométrique. Comme dans sa série PASSAGES, ou dans cette autre, STRUCTURES, le regard butte inexorablement sur le fond de la toile et les ouvertures qu'il dépeint semblent singulièrement obturées. Nous sommes loin des fenêtres de Matisse ou de Buraglio, qui ouvrent vers la lumière et le monde extérieur ; tout au contraire, il semble que l'univers de ses œuvres se referme pour ne donner à voir que le réel, à savoir le support de l'œuvre et la matière de la peinture elle-même. Cette impression est d'autant plus oppressante dans les PASSAGES ou les STRUCTURES que l'artiste y inscrit clairement la silhouette de vraies ouvertures, portes ou fenêtres, mais celles-ci sont aveugles et ne débouchent que sur l'espace fermé de la toile. Par ailleurs, comme pour épuiser le motif devenu une forme sujette à variations, Manuel Ruiz Vida travaille systématiquement en séries, séries qu'il peut reprendre pendant plusieurs années. Il y donc réellement, dans ce travail qui s'expose comme figuratif, de l'abstraction, ce que l'artiste, volontairement ou involontairement, exprime depuis peu dans les titres même de ses œuvres : STRUCTURES, SCULPTURES, PASSAGES, voire cette étrange et inquiétante œuvre SANS TITRE, bibliothèque aux ouvrages transformés en pierres ou pure composition ? Le container, l'immeuble désaffecté ou le blockhaus ne sont plus qu'un prétexte d'une écriture formelle, prétexte aussi à saisir la violence et la poésie du monde du travail, l'usure et l'empreinte du temps. Ce que l'artiste donne finalement à voir, c'est aussi et surtout la peinture elle-même dans sa matérialité et sa transcendance. Il ne s'agit plus de représenter mais de construire une nouvelle réalité, celle de l'œuvre.

Aude Cordonnier. Conservateur des musées de Dunkerque. Texte du catalogue de l'exposition « Jenseits des realen/ Au delà du réel » Kunsthalle Rostock et institut français de Rostock. Allemagne 2008

Une visite d'atelier. Manuel Ruiz Vida nous accueille avec impatience dans son atelier, un immeuble étroit sur trois étages à Lille, et nous commençons, dès notre entrée, ou plutôt l'artiste commence sans détour à parler de ce qui lui tient à cœur. Il a hâte à s'exprimer. On sent tout de suite cette même énergie qui caractérise ses projets artistiques. Ce qu'il a à nous dire est précis, nous paraît congénial. Il tire une toile après l'autre de son dépôt et elles remplissent une bonne partie de la pièce. Mais où peint-il donc, demandons-nous surpris. Ici, répond Manuel Ruiz Vida en nous montrant un nouveau tableau. Ceci nous paraît quasi impossible. Certains tableaux font deux mètres sur trois. Mais l'artiste est bien organisé et réussit manifestement à tirer le meilleur profit possible de la pièce éclairée par une grande fenêtre. Manuel Ruiz Vida, dont les ascendants sont espagnols, est un homme plein d'enthousiasme, un investigateur qui cherche le contact pour faire part de sa conception de l'art, pour la partager. Une première impression qui se confirme au cours de notre entretien. Quand il commença à peindre-et peindre il le voulait depuis qu'il s'intéressa aux arts-ses origines décidèrent aussi de sa pratique artistique. Les tableaux de cette époque des débuts sont animés par la tradition et les couleurs de l'art espagnol. Mais peu à peu, le climat, la luminosité particulière, le caractère âpre de la ville portuaire de Dunkerque prirent le dessus, décidèrent de son intuition et de son approche artistique ; Manuel Ruiz Vida y fit ses études et vécut onze ans. Il se laisse happer par « des champs actifs de matière », déclare Ruiz Vida dans sa note autobiographique. Cette notion donne une première idée du penchant philosophique de l'artiste. Mais plus que des abstractions linguistiques, ce sont surtout des objets réels qui inspirent l'artiste : citernes, silos, réservoirs, hangars et autres bâtiments que l'on rencontre fréquemment dans les ports. Et si l'on ajoute les récipients utilitaires que Ruiz Vida représente, tels que la bétonneuse, ce sont finalement des réceptacles, des coquilles qui provoquent son intérêt pictural. Leur âge, la présence d'usure sont les conditions pour que Manuel Ruiz Vida en extraie la « matière picturale ». Le nord est soumis à ces processus d'une manière particulière. Le vent et l'eau salée travaillent, inexorables, pour laisser leurs traces sur toute chose exposée à leur potentiel de destruction. La rouille indique une dégradation, pour l'artiste en revanche, la rouille, c'est aussi une couleur. Elle pénètre en profondeur, produit des structures picturales sur différentes surfaces, entre en concurrence avec la couleur d'origine qui se défend comme elle peut. C'est donc ici que l'artiste trouve ses champs actifs de matière, une matière chromatique soumise dans son épaisseur et son extension à des transformations continues. On pourrait supposer que derrière le penchant pour l'éphémère, l'effrité ou le morbide se cache un esprit romantique. Manuel

Ruiz Vida le voit d'une autre façon : certes, cette composante est présente chez lui, mais à l'extérieur de la peinture, par exemple quand il s'agit de problèmes de l'environnement, mais sans nostalgie primaire, et d'ailleurs ses tableaux n'ont rien de moralisant. Le romantisme classique aimait porter son regard jusqu'à l'horizon ; dans les œuvres de Ruiz Vida, on trouve parfois des horizons, mais seulement esquissés. Et on cherchera en vain des attitudes affichées de nostalgie, on rencontrera rarement des allusions symboliques ou métaphoriques. Les objets semblent se situer dans un nulle part, un non-lieu. Manuel Ruiz Vida cherche ses motifs en photographiant, le dessin se fait à partir du regard photographique. Sur le dessin sont posées des couches de matière picturale afin de faire apparaître les pigments à travers toutes les strates comme s'ils surgissaient des profondeurs de la mer (par ex. Hangar, plan N°3). L'artiste peint souvent à même le sol pour pouvoir regarder son travail sous tous les angles et avoir ainsi une prise plus forte sur la composition. Ruiz Vida nous dit en décrivant par gestes sa façon de travailler, qu'il cherche à obtenir un équilibre entre toutes les composantes du tableau. Aucun élément-couleur, espace ou structure- ne doit dominer. En scrutant son travail de tous les côtés, il évite qu'il devienne décoratif ; quand la couleur par exemple devient trop puissante, il s'efforce à la fracturer, à la briser. Comme pour de nombreux artistes, la notion de beauté pose problème à Ruiz Vida. On comprend qu'il s'agisse d'un concept discutable quand on se trouve confronté aux nombreux tableaux qui, au fur et à mesure de notre visite, envahissent l'atelier et baignent dans la lumière du soleil couchant. Il a sans doute raison de voir dans le beau quelque chose de superficiel, d'un point de vue émotionnel, ou au contraire une émotion débordante qui complète souvent ce caractère superficiel. Dans ses œuvres, on ne trouvera ni l'un ni l'autre : ce qui domine, nonobstant la verve avec laquelle il peint, c'est une certaine sobriété qui maîtrise l'émotion et assure un équilibre. Manuel Ruiz Vida pratique différents formats. Lors de notre visite, la mezzanine de son atelier était couverte de petits travaux, des études de couleurs très intenses que l'on pouvait parfaitement considérer comme œuvres à part entière. Et on est surpris de constater que les motifs qui sur les grands formats produisent des effets monumentaux fonctionnent aussi sur les petits formats. Ce sont des formes de pierres tombales mais que l'on peut, grâce à l'abstraction géométrique, voir aussi comme des pignons ou des frontons. Une seule ligne, un seul arc sépare deux surfaces colorées et détermine le rythme de l'image. Cet exemple de la série « Passage » montre particulièrement bien avec quelle intensité Ruiz Vida élabore un sujet et cherche des variantes à une forme donnée. Les modifications au sein de la série- presque toujours des glissements de couleur-suggèrent des transformations atmosphériques et des déplacements de lumière. La même chose pour la série « Récipient » qui montre des récipients rectangulaires et ronds pour matériaux de construction. La série « Structure » décline avec la même conséquence sa gamme de variantes, et ceci avec une monumentalité impressionnante. Mais pourquoi parlons-nous de monumentalité ? Est-elle liée aux phénomènes sculpturaux ou aux dimensions de la toile ? L'inventaire pictural n'offre pas de comparaison permettant de déduire l'échelle, comme nous l'avons vu pour les petits travaux. Peut-être s'agit-il de miniatures ou de modèles que le grand format rend impressionnant ? On ne trouve pas de références explicites (Quel est le lieu de cet objet, pourquoi est-il là) La présence de l'objet résulte uniquement de l'emploi des moyens picturaux (par ex. le déplacement de la perspective) et non pas d'une présentation de son environnement visant l'illusion ou l'association. Ces derniers temps, l'artiste revient aux formes compactes avec les containers et les bâtiments de sa série « Structure ». Elles remplissent de façon massive toute la surface du tableau. La structure de l'objet spatial correspond à la surface crevassée du fond ; les deux éléments maintiennent le tableau en équilibre, comme l'exigent les postulats de Ruiz Vida. Les travaux antérieurs n'ont pas cette présence corporelle. Ils montrent souvent des gazomètres dont la forme se dissout. Des surfaces colorées se superposent à la perspective et détruisent pour ainsi dire l'espace. L'observateur ressent ceci comme quelque chose de douloureux car dans notre perception les corps possèdent une perspective naturelle. Pendant cette phase de son travail, vers 2005, le rapport à la surface est particulièrement fort. Les travaux de la série « Hangar » sont d'une grande qualité picturale mais refusent presque toute profondeur à l'image. Seules quelques percées minimales telles que la fente d'une porte entrouverte maintiennent l'illusion spatiale. Même après des heures de dialogue et de contemplation, Manuel Ruiz Vida ne se lasse pas de souligner les objectifs visés par son travail. A côté de nombreux aspects, y compris ceux qui n'ont pu être développés faute de temps, tels que le rôle de la couleur blanche, le traitement de la lumière ou les moments métaphysiques ou surréalistes de son œuvre, Ruiz Vida souligne que pour lui la question de la perception joue un rôle central. Savoir par exemple si en contemplant le tableau on se situe à la surface de l'objet présenté, la « sculpture », ou à la surface de la toile peinte. Autre aspect important : Comment est défini le rapport entre l'espace qui existe d'une part entre l'observateur et la toile et entre la toile et l'objet présenté d'autre part. « Ce qui m'intéresse, c'est la réalité de la peinture qui fait passer l'objet de la représentation à l'arrière-fond. La toile est une matière, et c'est cela la vraie réalité, contrairement à l'illusion d'une représentation », nous dit Ruiz Vida à la fin de notre visite, pendant que nous buvons un dernier café.

Dr. Ulrich Ptak. Commissaire d'expositions de la Kunsthalle Rostock. Texte du catalogue de l'exposition : Jenseits des realen / Au- delà du réel, Kunsthalle Rostock et institut français de Rostock. Allemagne, 2008

Lourde menace

Le peintre Manuel Ruiz Vida nous présente un monde dont le moins que l'on puisse dire est qu'il est hermétique. Ses containers et ses bâtiments à l'abandon ne nous montrent qu'un extérieur décrépi d'où toute présence humaine a disparu. Obstruant la vue, ces structures massives peu engageantes ne se montrent pas loquaces. La sévérité des images, dont toute frivolité est écartée, toute anecdote absente, se joint à une exécution toute aussi austère. Manuel Ruiz Vida ne fait pas dans la dentelle, son style se veut énergique, sans que l'on puisse parler d'expressionnisme. Il s'agirait plutôt de réalisme, si le peintre ne dénaturait ainsi le sujet de ses œuvres, isolant tel ou tel objet, les cadrant au plus serré dans une composition qui relève presque de la mise en page. Ruiz Vida (Valenciennes, 1970) est un peintre d'idées. Et donc abstrait ; Vu ses origines espagnoles et son séjour dans le Nord, on pourrait disserter sur les aspects de déracinement ou le tragique d'un passé industriel glorieux. Personnellement, j'y vois plus une observation à la Morandi. Retranché dans son atelier, celui-ci s'était entouré des quelques objets qu'il ne cessait de peindre, incessamment, tout au long de sa vie. Chaque toile en engendrant une autre, qui elle-même, en annonçait déjà une suivante : des natures mortes aux variations sans fin, silencieuses dissertations sur la beauté et l'harmonie. Ratissant un peu plus large quand même, Ruiz Vida s'est apparemment imposé des limites assez strictes quant aux sujets qu'il traite. Un récipient, un container, un bâtiment, ne sont en fait rien de plus que des coquilles vides. Construction et implantation définissent tout autant des volumes intérieurs que l'espace alentour. C'est clair et immuable. Leur fonction, par contre, est tout à fait aléatoire et dépend de l'utilisateur. Le spectateur actif, au vue de cette peinture faussement objective, prend ici toutes ses responsabilités. S'il se prend au jeu, son libre arbitre lui permet tous les détournements possibles. Ce n'est pas forcément une situation confortable. Les images, en effet, sont là, menaçantes, lourdes, terribles. **Yves de Vresse/ Agenda Bruxelles, 2008. Exposition à la galerie Fred Lanzenberg, Bruxelles**

L'OEUVRE DU TEMPS ...Le nord, sa lumière, ses friches industrielles témoins d'un passé glorieux, offrent parfois des images d'une insoupçonnée beauté. Manuel Ruiz Vida aime ces paysages. Comme son nom ne l'indique pas, il est à Valenciennes, il y a trente-trois ans. Il peint. Il peint ce qu'il aime, ce qui l'entoure, les grands réservoirs d'hydrocarbures posés sur les docs ou, plus simplement, les bassines et les pots qu'il utilise dans son atelier. Il peint la trace, le vieillissement, la rouille, le délabrement, les dégoulinades, les meurtrissures- il peint le temps. C'est à dire pas grand chose, les petits riens, ce qui s'oppose au sublime naturel cher aux philosophes, le reflet brun d'un réservoir sur une citerne que seule une lune blême éclaire, le fond blanchâtre d'un récipient, les vagues contours d'un bidon en plastique, ce qui se jette, ce qui s'use, ce qui se corrode, mais aussi ce qui, l'espace d'un instant, resplendit dans la lumière. C'est une entreprise poétique à haut risque. Elle répond avec simplicité et modestie à la vague spectaculaire actuelle. Alors que le gratin de l'art s'évertue à choquer (l'Anglais Damien Hirst montrant à la galerie Saatchi de Londres des images de saints pourvus de têtes de bœuf), Manuel Ruiz Vida peint une cuvette. Il n'y a rien de plus banal qu'une cuvette, rien de plus ordinaire, rien de plus quotidien, au point que l'on ne la regarde pas, quand bien même un rayon de soleil ou de lune dessinerait sur son contour une délicate opalescence. La photographie, parfois, s'attache à rendre l'ordinaire beauté des choses, leur vieillissement, mais en induisant un sentiment nostalgique, comme si le temps représenté, soudain figé, arrêté, n'était plus le temps qui passe. Or, dans les tableaux de Ruiz Vida, les citernes n'en finissent pas de rouiller. Ou les murs n'en finissent plus de se desquamer. Ainsi celui du tableau *La salle d'exposition*, vieux mur d'une usine abandonnée des environs de Roubaix, où le peintre fut invité à exposer l'an dernier par l'association Art-Action, qui organise des manifestations artistiques dans des lieux insolites- Les Vrac: Voyages roubaisiens dans l'art contemporain. Il y montrait alors des peintures sur radiographies redécoupées en forme de pierres tombales. Deux d'entre elles demeurent, collées sur le tableau représentant l'usine transformée en salle d'exposition, sur les murs de laquelle apparaissent les vestiges d'une gloire industrielle perdue. Autour, le carrelage blanc se fissure, les couches superposées de papier peint se déchirent, l'humidité brunit et ronge le plâtre, révélant la mémoire d'un monde ouvrier disparu, broyé par la machine économique, mais que le peintre, plutôt que d'en exprimer le regret, transforme poétiquement en épopée légendaire. C'est là l'un des pouvoirs singuliers de l'art: d'échapper au temps et à ses corollaires nostalgiques et mélancoliques. Autrement dit: une bassine, un réservoir, un mur d'usine (comme jadis une madone ou la Saint-Victoire) finissent par disparaître dans le tableau, par se noyer dans la matière, par mourir en quelque sorte, pour renaître transfigurés, métamorphosés en œuvres d'art. Ils deviennent la trace d'un regard poétique sur le monde. Il s'agit là d'une banalité, bien sûr, comme l'image d'un crépuscule bleuté entr'aperçu par la fenêtre d'un train, mais il convient de ne pas l'oublier: les fugaces souvenirs d'une imperceptible beauté nous aident à devenir.

Olivier Cena / Télérama n°2813, 2003. Exposition à la galerie de l'atelier 2, Villeneuve d'Ascq

Manuel Ruiz Vida sait prendre ses distances avec la surface des choses, des êtres, et de la peinture. Il évide comme personne. L'émotion, si prisée d'ordinaire, s'est écartée pour laisser place entière à la peinture. Les lieux sont indéfinis, ou presque... Ils sont débarrassés de tout, sauf de l'essentiel, rempli d'absence et de peinture. On ne peut être plus peintre que lui, qui en met des couches et des couches, puis les absorbe au profond, jusqu'à faire vibrer la surface. Il part des lieux évidés, ou des objets infiniment creux, pour mieux les ensevelir dans la peinture. Il part des images du dehors pour les faire disparaître. Il pétrifie l'étendue. Chromatique resserrée comme un étau. Au fond, Manuel Ruiz Vida remplace les apparences du monde par la peau sensible et lisse de son unifiante peinture. Comme le sang, la violence chromatique s'est retirée. Il ne garde que la trame immobile et silencieuse du visible. Sidérante présence d'une peinture dépouillée et décantée à l'extrême. Les objets sont de la même texture et de la même chromatique que l'étendue qui les englobe comme un linceul d'univers. L'implacable objet s'est emparé de l'entour. Art d'arrêt et d'immobilité. Comme une fin du monde anticipée, intemporelle et fatale, où les objets peints, en absolue frontalité, seraient les seuls survivants. L'énigme de l'art étreint l'énigme de l'existence. Et, retenue dans ses profondeurs, la peinture vibre dans les effacements du monde.

**Christian Noorbergen. Aralya n° 71 média interactif,
pour l'exposition à Campredon centre d'art, mai 2016.**

Au centre d'art de Campredon où sont exposées ses œuvres, Manuel Ruiz Vida, artiste français d'origine espagnole, parle volontiers de son travail, mimant par instant le geste de recouvrir avec le pinceau la matière, comme si la surface de la toile le demandait. Au premier coup d'œil, son œuvre peut paraître froide, hermétique, mais, en l'observant plus avant, il en émane une certaine poésie. Elle laisse apparaître une réflexion sur le temps, la pollution, l'érosion, le silence. L'artiste a une fascination pour les friches industrielles, les bâtiments désaffectés, abandonnés de tout être humain, les contenants rouillés, les (ses) objets usuels : seaux ou bidons, maculés de peinture. Il emprunte à Cézanne et à Morandi les zones dures de couleur et la monumentalité des formes. Il a cette capacité d'observation, comme si l'acte de regarder était un acte d'appropriation, une manière d'extraire une certaine force d'un sujet apparemment vulnérable. Sans dessin préalable, par le biais de l'intervention sur la matière, un lent travail de maturation mis en œuvre par la peinture qu'il travaille par reprises successives, le tableau prend forme progressivement. La peinture donne corps à la peinture ; le sujet n'est qu'un prétexte à ouvrir l'espace. Le contraste entre ombre, lumière et couleur fait émerger les volumes. Selon l'angle de vue, les formes deviennent des taches, des abstractions reconnaissables puis retournent à la matière. La matérialité de sa peinture l'emporte toujours sur la question de la figuration. L'œuvre de Manuel Ruiz Vida suscite un monde mystérieux, énigmatique.

**Lina Mistretta. L'œil n° 691 pour l'exposition
à Campredon Centre d'art, juin 2016.**



Rencontre avec le peintre Manuel Ruiz Vida. Il affectionne les traces du passé : vieilles pierres, matériaux érodés, couleurs estompées. Pour l'artiste lillois, les objets témoignent toujours d'une Histoire humaine.

Le Temps à l'oeuvre. Il se lève, se dirige vers un vieux meuble chinois où subsistent les stigmates d'une peinture ancienne, caresse le bois de la main et dit *Voilà, c'est cette usure-là qui m'intéresse.* „ Manuel Ruiz Vida est obsédé par le temps qui passe et les traces qu'il laisse sur les choses. Il aime la rouille, les dégoulinades, la moisissure, les taches, les façades décrépies, les auréoles d'humidité ocrant les murs, les lambeaux de papier peint, tout ce qui témoigne d'une desquamation ou d'une détérioration produites, indirectement ou directement, par l'activité humaine. Cela finit par constituer un monde où son regard se réfugie, un lieu tendre et simplement poétique, accueillant, fraternel et humain. Né à Valenciennes, élevé à Dunkerque, vivant depuis peu à Lille, ce jeune peintre de 34 ans, d'origine espagnole, parle avec un solide accent du Nord. Comme tous les enfants d'immigrés, il n'a pas fait l'économie des questions posées par une double culture — ce débat intérieur entre origine et expérience. A peine sorti de l'école des beaux-arts de Dunkerque, une certaine conception de la peinture espagnole brunissait son oeuvre naissante. Manuel Ruiz Vida regardait le port, ses entrepôts, les citernes des raffineries, les friches industrielles, les engins de chantier, tous les paysages familiers qu'il aimait, et peignait des silhouettes sombres indistinctes, terreuses, fragiles comme peuvent l'être les souvenirs transmis et recomposés. Faire entrer son propre imaginaire dans son oeuvre est moins simple qu'il n'y paraît. Entre l'observation d'un paysage intime et sa représentation il y a une distance que beaucoup d'artistes refusent de franchir, préférant s'en tenir à la forme pure. Il faut accepter d'être inspiré, c'est-à-dire refuser de succomber à la tentation de la fabrication. L'exercice se complique lorsque l'inspiration se fixe sur une chose triviale, un ustensile, un pot maculé par exemple, ou une bétonneuse réformée gisant au fond d'un terrain vague. Peindre une vieille bassine souillée demande du courage. En retour, le spectateur, indifférent à la bassine souillée, récoltera devant sa représentation, si oeuvre est réussie, habitée, le fruit de l'émerveillement du peintre. Pour Manuel Ruiz Vida, l'objet n'existe que comme support de la marque du temps. Il n'y a pas de différence entre un réservoir et un pot de confiture, par exemple, puisque tous deux ont une forme cylindrique et des marques de coulures. Il peut même arriver qu'une représentation monumentale du pot entretienne la confusion — ou que de la façade d'un hangar ne subsiste qu'une surface abstraite. Pour l'instant, la géométrie l'emporte, et la perfection des droites et des courbes structurant l'oeuvre nuit à l'harmonie de l'ensemble. Le dessin demande plus de liberté, peut-être un peu de ce hasard qui transforme parfois un mur ou un sol en tableaux abstraits. Mais le temps, là aussi, abîmera la rigidité du trait, et lui offrira plus de souplesse et de grâce. L'objet comme support et la lumière comme révélateur du temps, une lumière née des couches colorées superposées, grattées, où se mêlent les reflets subtils et les contrastes violents. Ainsi éclairés, l'ustensile ou le paysage industriel réfutent toute nostalgie : il n'y a là aucun regret de ce qui a été, mais au contraire une admiration pour ce qui est - ou pour ce qui devient, car ces objets et ces paysages, comme nous, n'en finissent pas de vieillir. Comme nous, ils sont constitués d'une succession de traces, souvent invisibles, que seule la lumière dévoile. Mais encore faut-il accepter que la lumière soit. La recherche, ici, est celle du temps présent. Ce à quoi s'attache Manuel Ruiz Vida est l'un des devoirs de la peinture : redéfinir sans cesse la réalité, notre réalité (qu'elle soit intérieure ou extérieure), la saisir, la représenter en la sublimant, en la métamorphosant en une véritable vision du monde - faire de l'apparente banalité quotidienne (un visage, un objet, un paysage, un sentiment) une oeuvre d'art. Cela suppose de la passion et une certaine candeur, surtout à une époque privilégiant la dérision, le cynisme et le nihilisme. Manuel Ruiz Vida ne manque ni de l'une ni de l'autre. Pour s'en persuader, il suffit de voir son sourire et ses yeux pétillants lorsqu'il parle de ses projets : peindre les pierres rongées du Colisée de Rome et les murs lépreux des entrepôts des docks de New York - les vestiges de deux empires l'un disparu, l'autre condamné. **Olivier Cena, Télérama n°2868, janvier 2005**

Paysage dévasté. Peintre lillois d'origine espagnole, Manuel Ruiz Vida a été marqué lors de son séjour à Dunkerque par les odeurs acres et les bruits sourds, par les épaisses fumées blanches aspirées par le ciel. Ce paysage aux couleurs sombres est à l'opposé de la vision idyllique et conventionnelle d'une nature foisonnante et verdoyante. Les activités de ces industries lourdes dont on redoute les effets sur l'environnement sont à l'antipode du paradis terrestre ? Là où poussaient les oyats s'érigent aujourd'hui de puissants bâtiments de fer ou de béton. Le caractère repoussant de ce paysage ne cesse pourtant d'attirer Manuel Ruiz Vida. Il en retient les détails : un hangar, des containers, un réservoir. Couche après couche, il cherche à apaiser ces pulsions contradictoires dans la matière, à révéler la force et la fragilité de ces architectures, à saisir les effets du temps sur la transformation des matériaux. Peu à peu le fer se ronge, s'effrite et perd l'aspect lisse originel. C'est cet instant-là, cette lente dégradation que Manuel Ruiz Vida tente non pas de figer mais d'en exprimer toute la tragédie, toute la beauté. Pour la première fois, l'artiste ose introduire dans sa palette une autre tonalité que les bleus, verts, gris qu'il sait si bien marier. La rouille prend alors les couleurs d'un rouge profond et pur qui transperce en plein coeur le réservoir. L'utilisation du rouge n'est pas anodine ; elle évoque la souffrance, la

plaie ouverte d'où coule lentement et abondamment un sang épais. Au-delà des questions existentielles du temps qui passe, d'une disparition inéluctable, l'oeuvre de Manuel Ruiz Vida est un sursaut de vie, un message d'espoir. Car sous l'effet de sa spatule, de son pinceau, ce qui semblait laid devient incontestablement beau. En touchant l'essence même de la matière, il transforme ces réservoirs ternes sans aucune valeur esthétique en des formes bleu-gris révélées par les tons chauds du rouge. Plus on s'approche de l'oeuvre, plus on est imprégné par la peinture elle-même, par les strates de couleur. Tout se fond, tout se confond, l'oeuvre devient abstraite.

Sandrine Vézilier 2006. Texte du catalogue de l'exposition « Paysages de Flandre, de l'infiniment petit à l'infiniment grand »

Manuel Ruiz-Vida pratique la peinture en questionnant sa matière, la surface des objets et la perception de la toile. Ces trois paramètres sont toujours au cœur de sa démarche. Il remarque des similitudes entre le matériau peinture, extrait du tube, et celui qui recouvre la surface des objets, extraits du réel. Elles sont rendues visibles par la réalisation de grands formats qui permettent de cibler la surface du tableau ou de s'en éloigner. L'œil oscille alors entre l'abstraction de la matière vue de très près, et la figuration de l'objet appréhendé dans sa globalité. Si les mêmes pigments peuvent à la fois évoquer l'objet et le matériau qui le représente, peindre consiste alors à retrouver la peinture qui préexiste sur l'objet. Ainsi, il en va de toute matière. Le ciel, le volume des récipients, leur contenant et la peinture à la surface des toiles, tout est pictural en soi. La peinture n'est plus artificielle, représentative et postérieure à l'objet. Elle est objective, inséparable et concomitante à celui-ci. Les grumeaux et les coulures d'huile sont de nature identique à celle qui est présente sur une porte de hangar rouillée, un bâtiment dévasté ou un réservoir regardé dans l'obscurité. Il s'agit d'en peindre la peinture, c'est-à-dire de peindre sur la toile, celle qui couvre la surface de ces objets en dehors du tableau. La reconnaissance de ce qui est représenté ne se fait plus à partir de la similitude de la forme mais à partir de la similitude du rendu pictural entre les deux surfaces : celle de la toile et celle de l'objet. La représentation discrète de ses contours, alliée à cette correspondance de la matière peinture, rend identifiable l'objet lui-même. Appliquées successivement les unes sur les autres les couches font peu à peu émerger l'objet ; elles dressent une architecture qui s'édifie avec la matière picturale, évoquant la surface de l'objet physique. Manuel Ruiz-Vida rend ainsi les aspérités des volumes sans les représenter. Pas d'hyperréalisme, pas de trompe l'œil, mais une vision de biais qui suggère le hors champ. Ainsi, il ne représente pas une vitre par la fenêtre qui l'encadre, sa transparence ou les reflets du verre mais davantage la salissure d'une vitre posée sur une armature discrète. L'observateur reconnaît donc une surface comparable au souvenir qu'il a de la salissure en général. Il déduit une vitre sale quand il regarde la toile de loin, alors qu'il remarque la picturalité de la salissure, au moment même où il s'approche du support. Manuel Ruiz-Vida dépouille en partie l'objet de sa figuration. À sa réalité physique et à sa fonctionnalité, il leur préfère sa plasticité. Cette conception de la peinture a des incidences sur le choix des teintes, plutôt centré sur les bleus, les verts et les gris, celui des formats, plutôt monumentaux, et de la perspective utilisée, parfois altérée. Elle permet aussi une grande amplitude dans le travail du tableau. D'autres occurrences plastiques peuvent être sélectionnées. Le peintre travaille parfois sur des supports résiduels : radiographies, cartons d'invitation, billets de train, toiles végétant sur le sol de l'atelier. Ainsi, tout support préalablement empreint d'une certaine densité picturale l'intéresse. Manuel Ruiz-Vida recentre le sujet de la peinture sur son objet. Il outrepassa la représentation du modèle pour insister sur la peinture considérée pour elle-même, et ce, tout en proposant un nouveau rapport entre abstraction et figuration.

Anne Giraud 2006. Texte du catalogue de l'exposition "Surface". Maison de l'Art et de la Communication. Salaumines (Nord) et du catalogue de l'exposition « Manuel Ruiz Vida le temps de la peinture », Campredon Centre d'art, L'Isle-sur-La-Sorgue, 2016.

Dans l'espace Eidenschenk, rénové pour la circonstance, l'occasion était donnée de voir, du 23 novembre au 11 décembre 2009, les magistrales toiles de *Manuel Ruiz Vida*. C'est aller à la rencontre d'étranges « paysages » nourris par l'univers industriel : architectures, containers, structures, baignés d'une lumière crépusculaire ; autant de volumes émergeant de perspectives exacerbées comme s'ils étaient les vestiges démesurés du monde du travail. Les couleurs en racontent la peine ; la matière picturale avec ses strates se fait l'écho de la lenteur et des efforts nécessaires à l'élaboration de toute chose qualitative. Les coulures en seraient la sueur. La visite de cette exposition fait apparaître de façon nouvellement accrue ce que l'on croyait (déjà) savoir de notre région. Cette exposition entre dans les activités du réseau des **Espaces Rencontres avec l'Oeuvre d'Art**.

Passerelle n°36, journal interne de l'IUFM Hauts-de-France 2009.

Expo Ferretti et Ruiz Vida (Tournai)

(...Manuel Ruiz Vida (Valenciennes, 1970) peint des pièces archéologiques. Ce sont des tombes antiques en pierre ou des auges pour bétail. Il les conçoit réalistes. Mais il va au-delà d'une simple restitution figurative. La matière picturale est essentielle. La pâte, apposée en couches successives possède une épaisseur, des proéminences qui accrochent la lumière. Les traces du pinceau créent du mouvement sur la surface de la toile. La luminosité, complétée par la présence d'une ombre traitée géométriquement, rappellent l'atmosphère de certaines compositions du surréaliste Giorgio de Chirico. D'autant que les couleurs, souvent cantonnées dans des gammes de gris et de noir, nimbent les objets d'imaginaire. Et le choix de traiter les sujets souvent en plongée contribue à accentuer une singularité onirique. **M.V.**

Le courrier de l'Escaut. L'Avenir (extrait) novembre 2010.

Dans cette série ancrée dans le réel, Manuel Ruiz Vida décline les éléments concrets de la vie quotidienne. Qu'il peigne une bétonneuse, les portes d'un hangar ou des réservoirs, l'artiste évite pourtant d'être dans la figuration pure. L'utilisation de la matière, très présente et des couches successives apposées jusqu'à ce que le tableau donne entière satisfaction, rendent les formes éthérées et quasi abstraites. Des séries de *Récipients* aux *Réservoirs*, une peinture brute.

Copyright: Métro Lille, 09 novembre 2004. Exposition à l'Espace Lumière, Hénin-Beaumont VRAC N°3

Manuel Ruiz Vida (Valenciennes 1970) s'inspire de lieux et d'objets pour leur structure qu'il traite dans une superposition de couleurs, qu'il applique, racle, sans idée préconçue quand au résultat final. Formé à l'Ecole Régionale des Beaux- Arts de Dunkerque, il s'est inspiré d'imposantes portes de hangars, de conteneurs,... Les récipients qu'il utilise dans son atelier peuvent devenir objet de recherche. Les résidences à l'étranger ont leur répercussion dans les sujets : les édifices hors mesure de Pékin, les constructions abandonnées à Rostock, en ex-RDA, ou les sarcophages de Rome. La surface de la toile est oubliée sous les couches de peinture. Certains reliefs accrochent la lumière...

Copyright : Texte de l'exposition à Maison de la Culture de Tournai, Belgique 2010. (Extraits)

Manuel Ruiz Vida a vécu à Dunkerque. De ses origines espagnoles, il a conservé le tragique. Du Nord industriel, il a encaissé les odeurs les odeurs âcres, les bruits sourds et les fumées. S'agit-il de dénoncer la nature dévastée par ces monstres de l'industrie lourde, cette nature qu'il semble ne pas avoir connue ? Il serait plutôt tenté de déplorer la lente dégradation de ces sites abandonnés, témoigner de leur puissance éteinte et décrire l'empreinte du temps, l'usure, leur proche disparition. Ecartons la nostalgie commune aux nombreux artistes qui travaillent sur la mémoire. L'énumération des sujets de ses tableaux laisserait pourtant à le croire : bâtiments éventrés, hangars, cuves rouillées, containers à l'abandon. La métamorphose se situe dans l'acte de peindre qui, à mon avis, dépasse même la volonté du peintre, sinon qu'il témoigne de son effort à restituer la beauté là où l'on ne s'attendait pas à la trouver. Plusieurs peintures intitulées *Sculptures*. Titres plus appropriés parce que leur masse picturale s'impose inéluctablement. *Structure n° 4* : bâtiment aux fenêtres aveugles évoque, bien entendu, tous les désastres, *Hangar- Plan n°7* peut laisser croire à tous les wagons plombés, les bidons d'essence à toutes les guerres. Mais à tout moment, la peinture prend les dessus. En cela elle rejoint l'abstraction.

Fred Lanzenberg, décembre 2007. Exposition à la galerie Fred Lanzenberg, Bruxelles.

L'environnement industriel du Nord tient une place importante dans l'univers de Manuel Ruiz Vida. Le peintre témoigne. Dans ses paysages de friches portuaires, ses containers, réservoirs ou récipients de chantier et d'atelier, Manuel Ruiz Vida donne à voir un temps maculé par les souvenirs de l'activité humaine, un espace en devenir constant... Ce temps n'est-il pas –en définitive- celui de la peinture qui inscrit, qui fixe dans la durée des instants, juste des instants ?

Les moyens du bord, Morlaix 2006. Exposition collective *Pas si loin but so close*, Morlaix.

Depuis 2002 et l'apparition des *Récipients* et des *réservoirs*, la peinture de Manuel Ruiz Vida a gagné en épaisseur, en présence matérielle, au point de s'approcher d'une dimension d'objet, de l'ordre dont parlait Michel Foucault en 1971 à propos de l'œuvre de Manet *, sans doute inspiré par ce qui, dans la décennie précédente (Franck Stella) et à l'époque de Supports-Surfaces (notamment les Palissades de Jean-Pierre Pincemin dont on rencontre des échos dans les derniers plans-hangars de Manuel Ruiz Vida), s'était développé comme approche matérialiste et objective des composants de la peinture. Seulement, à la différence de ce que pronostiquait rétrospectivement Foucault (la destinée non-représentative de la peinture après Manet) et de Stella ou Pincemin, les tableaux de Manuel Ruiz Vida continuent de s'affronter à la question de la représentation. Si le principe de représentation domine, accusé par la solide charpente formelle de ses sujets isolés au centre des tableaux (à l'exception des hangars de 2004 qui représentent un développement spatial latéral), cette structure devient avant tout une scène propice à l'expérience picturale, à l'exaltation de la matérialité de la peinture et de l'accidentel inhérent à toute pratique engagée et généreuse comme l'est celle de Manuel Ruiz Vida. Si les sujets portent d'emblée en eux une dimension picturale qui a séduit l'artiste (coulées de rouille sur les réservoirs, recouvrements et débords de couches picturales ou de ciment dans les récipients bleu, jaune et rouge), le travail du tableau implique à chaque fois de nouvelles considérations des passages entre la reconnaissance des objets figurés et la manifestation de la matérialité picturale. L'œuvre de Manuel Ruiz Vida est dès lors un véritable hommage à la peinture dans ce qu'elle peut offrir comme expériences, pour le peintre comme pour les regardeurs, du visible et de l'invisible (sans aucune connotation spirituelle), dans l'épaisseur des couches, leurs recouvrements, leurs articulations et leurs constructions (lorsqu'un pan de « pure » peinture défait toute certitude quant à la situation spatiale de l'objet ou quand la remontée du fond semble se substituer à la forme et ainsi la déstabiliser). Dans ce contexte, il est passionnant de considérer combien l'atelier occupe une place essentielle dans la démarche de Manuel Ruiz Vida, au point de s'inscrire en abyme dans *Planeur survolant l'atelier* (2003). Ce tableau représente un objet façonné par l'artiste à partir de ses outils (un pinceau et une raclette), qui plane au-dessus du sol de l'atelier, recouvert de traces accidentelles d'huile, de pigment et de glycéro, ainsi que de récipients de peinture travaillés par la peinture et les gestes de sa préparation pendant le cours de l'exécution des tableaux. Si, dans leur facture et leur objet, les tableaux entretiennent depuis *les Passages* de 2001- 2002 des relations avec ceux d'artistes tels Paul Rebeyrolle, Anselm Kiefer, Miquel Barcelo ou Philippe Cognée, cette présence de l'atelier rapproche Manuel Ruiz Vida de peintres comme Dominique Figarella (dont les peintures et crayons sur crasse de 1997 portent au mémoire de l'atelier) et Miquel Mont (dont les carnets de photographies regorgent de représentation de l'atelier). Au bout du compte et dans l'attente des développements futurs de la jeune œuvre de Manuel Ruiz Vida, qui s'ouvre aujourd'hui à de nouvelles structures délivrées par le plan frontal de hangars, il est réjouissant de voir une peinture qui s'affronte autant à l'héritage moderne et à ses enjeux picturaux et théoriques (le conflit vécu de l'intérieur du tableau entre la représentation, ses conditions matérielles et la matérialité même de la peinture) qu'à la situation actuelle où la mise en abîme des modes de production et d'exposition de la peinture dans la peinture devient un moteur, et même un motif de construction d'un lieu, d'une pratique, d'une expérience, d'un regard, entre confiance et défiance envers ce que la peinture peut porter en elle de plaisir et de beauté.

Tristan Trémeau.

Texte de l'édition de l'exposition à l'Espace lumière, Hénin- Beaumont 2004.

* Michel Foucault, *La peinture de Manet*, suivi de *Michel Foucault, un regard*, Paris, Seuil, « Traces écrites », 2004. La lecture de cette conférence tunisienne de Foucault a beaucoup frappé Manuel Ruiz Vida qui y a retrouvé des éléments d'analyse de la peinture qui résonnaient avec ce qu'il appréhendait, intuitivement, dans la sienne.

Loin des codes du brillant, de la couleur vive, des formes abouties et des matières lisses, Manuel Ruiz Vida développe un art de peindre singulier, intimiste et sensible. Sa matière est épaisse, chargée de poussières, de couleurs froides et plutôt sombres. Il ne la crée pas tout à fait, il laisse agir les poussières qu'il génère par ses travaux, par celles qui traversent son atelier. C'est une matière au travail, asséchée, dépigmentée, vieillissante mais qui possède sa propre vibration. Il utilise aussi des vieilles palissades rongées par le temps et les activités humaines, mais les propose dans le sens horizontal, l'entre-deux planches comme autant de lignes d'horizon. D'autres vieux bois ou des toiles fatiguées semblent être ses supports favoris. Sur ces matières usées, il peint des formes en utilisant les aspérités, les textures, les contours, comme dans les peintures rupestres. Ses sujets sont frontaux, fermant la perspective. Ils sont abstraits même si on peut reconnaître des formes : contenants usagés, cuves, poubelles, etc. Il n'y a presque rien à voir : de vieux bâtiments abandonnés depuis longtemps, bordant des rues vides et sales, des conteneurs rouillés, des puits, résidus industriels. C'est le travail du temps sur la matière à moins que ce soit celui de la matière sur le temps...

Alain Amiel. PerformArts, pour l'exposition à la galerie Depardieu, Nice- juillet 2017.

Manuel Ruiz Vida
Né en 1970. Vit et travaille à Marseille
06.50.14.67.30
manuelruizvida@yahoo.fr
www.documentsdartistes.org/ruizvida

Formation

1993-1998 DNSEP- DNAP option Art. Ecole Supérieure des Beaux- Arts, Dunkerque
1990 Ecole Maurice Quentin de La Tour, St Quentin

Expositions personnelles

2017 *Les effacements du monde* **Galerie Passage de l'art - hors Les murs**, Collège Pierre Puget, Marseille
L'impermanence et la fuite **Galerie Depardieu**, Nice
Chronique **Galerie Passage de l'art** « l'Art Renouvelle Le Lycée, le Collège, la Ville et l'Université » **LPP Jacques Raynaud**, Marseille
2016 *Manuel Ruiz Vida le temps de la peinture*, **Campredon Centre d'art**, L'Isle-sur-La-Sorgue (84)
Manuel Ruiz Vida, peintures **Le Silo**, Marseille
2013 *Variation indicible* **Galerie Depardieu**, Nice
2012 *Materia primera* **Centre cultural La Casa Elizalde** Barcelone
2011 *Attraction du vide* **Espace Saint Cyprien**, Toulouse
2009 **Résidence à Rome, atelier Wicar de la ville de Lille**
Espace rencontre avec l'œuvre d'art **Centre IUFM de Douai** (59)
2008 **Résidence à Pékin** (Chine) Ville de Lille, **CULTUREFRANCE**
Jenseits Des Realen / Au-delà du réel **Kunsthalle Rostock (Musée d'art contemporain)**, **Institut Français**, Rostock (Allemagne)
Manuel Ruiz Vida, peintures **Galerie Fred Lanzenberg**, Bruxelles
2006 *Aspérités* **La Plate forme**, Dunkerque
Groupe Vauban Humanis, Lille
Centre des archives du monde du travail dans le cadre de la sortie de la revue « Cultures en chantier » Roubaix (59)
2005 *Manuel Ruiz Vida, peintures* **Galerie Frédéric Storme**, Lille
Cité Scolaire Camille Claudel, Fourmies (59)
2004 **Centre d'art Espace Lumière**, Henin-Beaumont (62)
2003 *La peinture et son objet* **Galerie de l'atelier 2 / Espace Francine Masselis**
Villeneuve d'Ascq (59)
Galerie Robespierre, Grande- Synthe (59)
2002 *Vaines apparences* **Galerie Frontières**, Hellemmes (59)
2000 *V.R.A.C n°3* **Usine Bayart**, Roubaix
1998 Journées du patrimoine **Le Huchon château d'eau**, Roubaix

Expositions collectives

2017 *Le récit et sa capacité à créer de nouveaux mondes, de nouveaux mythes*
Galerie Passage de l'art, Marseille / **Galerie Itinéraire**, Vallauris
2015 *Massiliazoom* , Festival du film social, **cinéma Le Gyptis**, Marseille
2014 **Galerie Depardieu**, Nice
2013 *Corps et Ames*, collection de la Fondation Plage à l'Humanité, Lomme (59)
2012 *Collection d'hiver*, **Galerie MLC**, Vains- St Léonard (50)
Collection d'été, **Galerie MLC**, Vains- St Léonard
Lille Art Fair, foire européenne d'art contemporain **Grand Palais**, Lille
XXV111 International Festival, Sarajevo Winter
Turkish Cultural Center Sarajevo (Bosnie- Herzégovine)
2011 *Lancement de l'artothèque de Rome au travers de sa collection*
Espazio Torre Argentina, Rome
25 ème Grand Prix de Peinture de la ville de Saint-Grégoire (35)
Art Kunst **Centre Communautaire Maritime**, Bruxelles

- Fondation Plage pour l'art, dans le cadre de *Voies de l'art - parcours d'art contemporain*
Musée des Augustins, Hazebrouck (59)
Festival Pile La condition Publique, Roubaix
- 2010 **Maison de la Culture de Tournai**, Belgique
La sécu, espace d'art contemporain, Lille (59)
Musée départemental de Flandre (collections permanentes) Cassel (59)
Format à l'italienne **Espace Le carré** Lille (Résidences d'artistes Wicar, Lille-Rome/Turin)
Escape'(s) in Shanghai Diffusion de vidéos au Pavillon Lille-Europe **Espace Lounge**,
Exposition universelle de Shanghai
- 2009 *Escape(s)in/ from Beijing* **Centre d'arts plastiques et visuels**, Lille
Maison Folie Beaulieu, Lomme (59)
- 2008 *Escape(s)* **Beijing Today Art Museum**, avec Ma Han, Bertrand Gadenne, Elsa Gaudefroy, Pékin
Par sacrifice Exposition hors les murs du **Musée départemental de Flandre**, Hôtel de
Ville de Cassel
- Déplacements* Passerelle des Arts # 2 **La Ferme d'en haut**, Villeneuve- d'Ascq
- 2007 *Ici et Maintenant* **Abbaye de Vaucelles**, dans le cadre des résidences d'artistes (59)
Trajectoires **Raison d'art** galerie d'art contemporain, Lille
- 2006 **Espace Jacques Prévert** (avec le sculpteur Liliane Heidelberger), Mers les Bains (80)
Pas si loin, but so close **Chapelle Saint Mathieu**, Morlaix (29)
Paysages de Flandres, de l'infiniment petit à l'infiniment grand Exposition hors les murs
du **Musée départemental de Flandre**, CAUE du Nord, Lille
Un printemps pour la Tossée **Peignage de la Tossée**, Tourcoing (59)
- 2005 *Surface* **Maison de l'art et de la communication**, Sallaumines (59)
Transparences éphémères, Cassel
- 2004 **Letzebuurger Artisten Center**, salon d'art contemporain (Luxembourg)
Huntenkunst, biennale d'art contemporain, Doetinchem (Pays-Bas)
Watch this space 2 **Maison folie Hospice d'Havré**, Tourcoing
Die franzen kommen **Galerie Bij de Boeken**, Ulft (Pays-Bas)
Centre d'art Red Box Barjols, Var
Art event, **Lille 2004, Grand Palais**
- 2003 **Hoppeland** Ghasthuiskapel, Poperinge, (Belgique)
Passage **Université de Courtrai**, Belgique
Ssi possible **La plate-forme**, Dunkerque
Zu hause **Château de Rhoon** (Pays-Bas)
2000 et 3 tableaux... **Musée des Beaux- Arts de Tourcoing**
- 2002 *Entre amis, among friends* **Alliance Française** Rotterdam
Art 2000 **Espace Auteuil**, Paris
V.R.A.C n°8 **Courée Dubar-Dekien**, Roubaix
- 2001 *FABBRICA* Performance /Installation dans le cadre de différentes manifestations
dans la ville, Dunkerque
- 2000 **Galerie F.T.C**, Dunkerque
- 1999 *L'école est finie* **Ecole Régionale des Beaux-Arts**, Dunkerque
- 1997 *Les trophées de la couleur* **Cirque d'hiver**, Paris
- 1996 *Exposition du visage* (avec Bruce Nauman et Philippe Bazin) **Université du Littoral**,
Entrepôt des tabacs, Dunkerque
- 1990 *Festival de la nouvelle*, **Espace St Jacques**, Saint- Quentin

Bibliographie

Publications d'expositions collectives et personnelles

Catalogue des éditions ARL 2016 et 2017, galerie Passage de l'art, Marseille, 2018.
Entretien avec Véronique Baton, catalogue de l'exposition *Manuel Ruiz Vida*
Le temps de la peinture à Campredon -Centre d'art, L'isle-sur-La-Sorgue, 2016
Véronique Baton, *Le temps de la peinture*, catalogue de l'exposition
à Campredon-Centre d'art, L'Isle-Sur-La-Sorgue, 2016
Laurence Boitel, *l'attraction du vide- sculptures*, catalogue de l'exposition *Manuel Ruiz Vida*
Le temps de la peinture à Campredon-Centre d'art, L'Isle-sur-La-Sorgue, 2016
Anne Giraud, *Surface*, catalogue de l'exposition *Manuel Ruiz Vida Le temps de la peinture*
à Campredon-Centre d'art, L'Isle-sur-La-Sorgue, 2016

Sandrine Vézilier, *Les pertes*, catalogue des oeuvres choisies
 Collections du Musée départemental de Flandre, Cassel, 2010
 Sandrine Vézilier, *les pertes*, catalogue de l'exposition *Par sacrifice*, Cassel, 2008
 Ulrich Ptak, *une visite d'atelier*, catalogue de l'exposition à la Kunsthalle, Rostock, 2008
 Aude Cordennier, *au-delà du réel*, catalogue de l'exposition à la Kunsthalle, Rostock, 2008
 Laurence Boitel, édition pour l'exposition au groupe Vauban Humanis, Lille, 2006
 Sandrine Vézilier, catalogue de l'exposition *Paysages de Flandre, de l'infiniment petit à l'infiniment grand*, Lille, 2006
 Anne Giraud, catalogue de l'exposition *surface*, Sallaumines, 2006
 Catalogue *Watch this space 3*, 2006
 Tristan Trémeau, catalogue de l'exposition à l'espace lumière, Hénin-Beaumont, 2004
 Catalogue du Letzebuerger Artisten Center, salon d'art contemporain, Luxembourg
 Laurence Boitel, *La peinture et son objet*, édition pour l'exposition à l'atelier 2, Villeneuve d'Ascq, 2003

Revue

Chronique méditerranée n°166, pour l'exposition à Campredon, mai- juin 2016
 Miroir de l'art, n° 73, avril, 2016
 G. P.U n°4, éditions INI, Marseille, 2009
 Collect Arts Antiques Auctions, n° 388 février, 2008, Belgique
 Cultures en chantier, revue artistique et culturelle n°1, texte d'Olivier Cena, Roubaix, 2006
Watch this space, in 50° nord n°4, juin 2004
Watch this space, in hors-série 50° nord, octobre 2002

Articles

Alain Amiel, PerformArts, pour l'exposition à la galerie Depardieu, Nice juillet 2017
 Lina Mistretta, L'œil n° 691, pour l'exposition à Campredon centre d'art, juin 2016
 Christian Noorbergen, Aralya n° 71 média interactif, pour l'exposition à Campredon centre d'art, mai 2016
 Claude Lorin, in Zibeline n°92, pour l'exposition au Silo, Marseille 2016
 M.V, Le courrier de l'Escaut, L'avenir, Tournai, novembre 2010
 Guy Gilsoul, *un univers industriel*, le vif express, pour l'exposition à la galerie
 Fred Lanzenberg, Bruxelles février 2008
 Claude Lorent *puissance picturale*, la libre Belgique, pour l'exposition à la galerie
 Fred Lanzenberg, Bruxelles février 2008
 Yves de Vresse *lourde menace*, agenda n° 1113, pour l'exposition à la galerie
 Fred Lanzenberg, Bruxelles, décembre 2007
 Olivier Cena, *Le temps à l'œuvre*, Télérama n° 2868, janvier 2005 (couverture du magazine)
 Olivier Cena, *L'œuvre du temps*, Télérama n° 2813 pour l'exposition à l'atelier 2, décembre 2003
 Françoise Objois, *Manuel Ruiz Vida de la peinture avant toute chose*, Sortir Lille, pour
 L'exposition à la galerie Frédéric Storme, février 2005
 Le phare, Dunkerque, janvier 2003
 VRAC N°3, Sortir Lille n°489, juin 2000

Multimédia

Edition d'un cd rom *Huntenskunst*, Doetinchem Pays-Bas, 2004

Editions, vidéos

Edition de cartes postales et de carnets, éditions Campredon centre d'art,
 L'Isle-sur-La-Sorgue, 2016
Apprentissages, vidéo 15 mn, Marseille 2015
60 ans de Télérama. Edition de carnets, Paris 2010
Beijing subway, Vidéo 12 mn 20 réalisée durant la résidence à Pékin, Chine 2008
Masnières, vidéo 19mn, réalisée durant la résidence dans la vallée du haut-Escaut, 2007
 Lithographie originale (tirage: 100 exemplaires) Atelier Franck Bordas, Paris, décembre 2004
 Edition d'une carte postale, in *V.R.A.C n°8*, Roubaix 2003
Festival de la nouvelle, Illustration d'une nouvelle de l'écrivain
 Jean Paris, Saint-Quentin, Picardie, 1991

Bourses, Résidences et Prix

Aide à la création et à l'édition, Conseil général des Bouches- du-Rhône, Marseille 2016
Atelier Wicar de la ville de Lille, Résidence à Rome (Italie), juillet/ septembre 2009
Bourse d'aide à l'installation et à l'équipement, Direction Régionale des Affaires Culturelles (D.R.A.C) Hauts-de-France, 2008
Résidence à Pékin, Chine (avec le Centre d'arts plastiques et visuels de Lille, et le soutien de CULTURESFRANCE, Lille Métropole Communauté Urbaine, la région Hauts-de-France) 1^{er} octobre/ 10 novembre 2008
Résidence à Masnières dans la vallée du Haut-Escaut, (La Chambre d'Eau, les Scènes du Haut-Escaut) février/ Juin 2007
Voyage d'études à Rostock, Allemagne. Institut français de Rostock, août 2005
Prix de peinture Hoppeland, Poperinge (Bénélux / Hauts-de-France) 2003
Bourse d'aide individuelle à la création, Direction Régionale des Affaires Culturelles (D.R.A.C) Hauts-de-France, 2002

Collections publiques et privées/ Acquisitions

Présence dans diverses collections particulières ou privées en France : Albi, La Colle-sur- Loup, Lille, Lyon, Mérignies, Mers-Les-Bains, Nice, Paris, Roubaix, Toulouse, Tourcoing, Villeneuve-Les-Avignon. A l'étranger : Bruxelles, Londres, Rome.

Collections publiques et privées : Crossing Museum of contemporary arts, Sulaimany (Kurdistan d'Irak), Télérampa S. A (Paris), Musée départemental de Flandre (Cassel), Ville de Lille, Ville de Roubaix, Groupe Rabot Dutilleul (Lille), Artothèque Lasécu (Lille), Groupe Evin (Avelin), Vermeulen S.A (Tourcoing), Fondation Plage pour l'art (Wasquehal).
Manuel Ruiz Vida est représenté par la galerie Depardieu à Nice.

Dossier mis en ligne par l'artiste sur documentsdartistes.org

Documentation et diffusion de l'activité des artistes visuels de Provence-Alpes-Côte d'Azur

Documents d'artistes presents works by emerging visual artists living in the South of France

Le fonds documentaire rassemble actuellement une sélection de 200 artistes représentatifs d'une pluralité d'horizons et de pratiques dans le champ de l'art contemporain (installation, photographie, peinture, sculpture, dessin, video, son, multimedia) et résidant en Paca. Les dossiers d'artistes actualisés proposent de nombreuses reproductions d'œuvres, un CV, une bibliographie et des textes.

Documents d'Artistes provides a privileged point of view on artistic creation in the PACA region (French Riviera, Nice, Marseille...). The fund currently documents 200 artists spanning several generations and a variety of artistic horizons and practices (drawing, painting, sculpture, installation, photography, video, sound, multimedia). Updated on a regular basis, the artist files propose numerous reproductions of works, a CV, bibliography and texts.